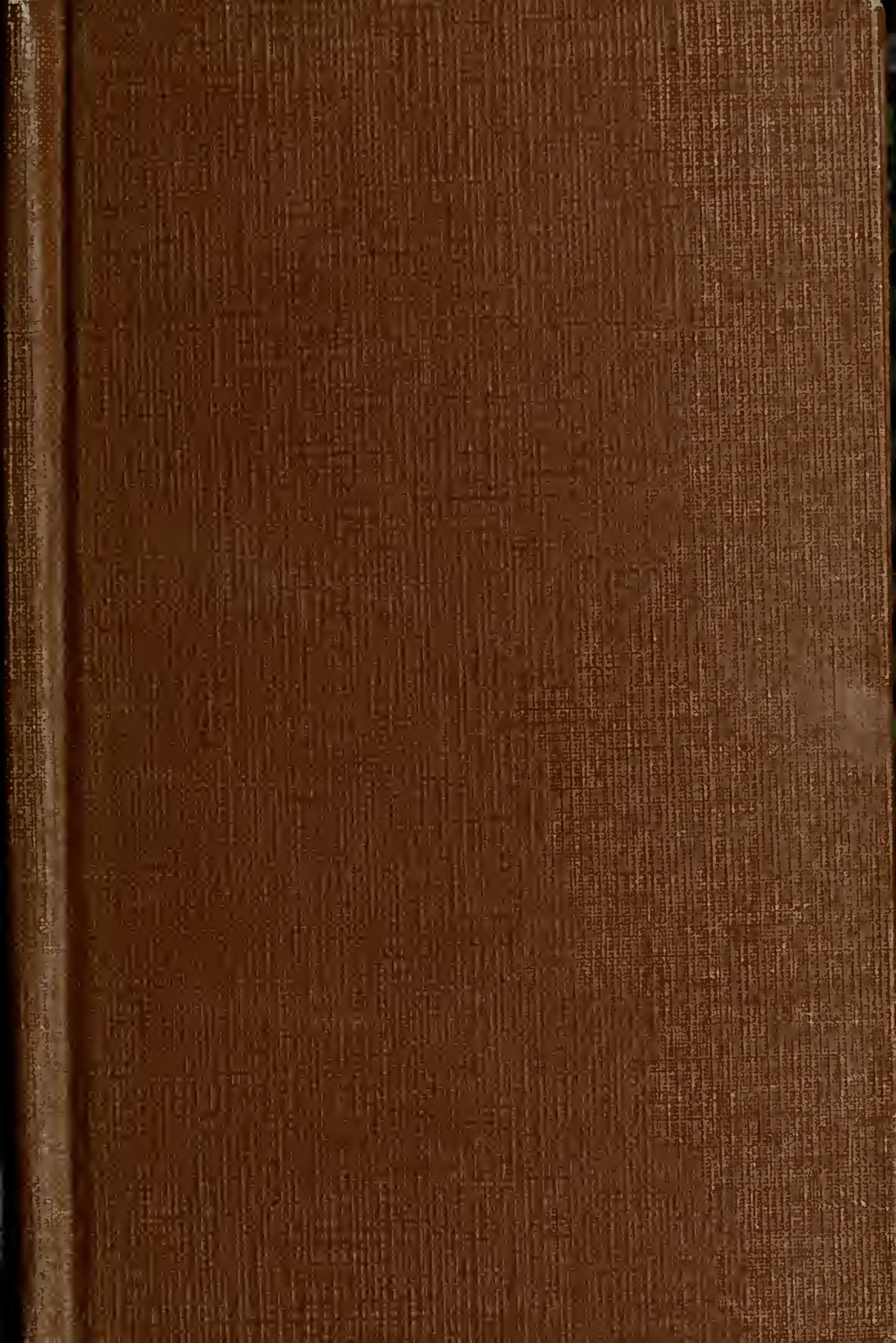






LE CABINET

DU

BIBLIOPHILE

PIÈCES RARES OU INÉDITES

ÉDITIONS ORIGINALES

Le Cabinet du Bibliophile se compose de pièces rares ou inédites, intéressantes pour l'étude de l'histoire, de la littérature et des mœurs du XVe au XVIIIe siècle. Il comprend aussi les éditions originales de ceux de nos grands écrivains dont le premier texte présente des différences notables avec le texte définitif. — Le double intérêt de rareté et de curiosité que présentent ces publications leur assigne une place dans le cabinet du bibliophile, dont elles forment la bibliothèque intime.

Le nombre de ces publications est illimité. Elles paraissent les unes après les autres, sans ordre, et à mesure qu'il s'en rencontre qui semblent dignes d'être reproduites. — Chacune d'elles, indépendante de toutes les autres, peut être achetée séparément. Le seul lien qui existe entre elles est dans la pensée de former pour les bibliophiles une collection qui réponde à leurs goûts et à leurs besoins.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

(*Impression.*) Les volumes sont imprimés sur très-beau papier vergé de Hollande, et recouverts en parchemin factice replié sur doubles gardes. Ils sont tirés le plus souvent à 300 exemplaires. Chaque publication porte, du reste, le chiffre exact et le détail du tirage, et tous les exemplaires sont numérotés.

(*Exemplaires de choix.*) Il est tiré également quelques exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman. Ces exemplaires étant toujours les premiers vendus, les personnes qui voudront se les assurer devront nous les demander à l'avance.

(*Exemplaires sur vélin et sur parchemin.*) Les amateurs qui désireraient des exemplaires sur vélin ou sur parchemin sont priés de nous en prévenir. Ils trouvent toujours, sur un catalogue joint au dernier volume paru, l'indication des ouvrages en préparation, et peuvent ainsi nous envoyer leurs demandes avant que l'impression soit commencée.

(*Souscripteurs.*) Il est donné avis de la publication de chaque volume à toute personne qui en manifeste le désir. Les amateurs qui souscrivent à toute

la collection reçoivent les volumes dès qu'ils paraissent.

(*Prix.*) Le prix des volumes varie ordinairement de 5 à 10 fr. pour les papiers vergés, et de 10 à 20 fr. pour les papiers Whatman et les papiers de Chine.

EN VENTE.

Le Premier Texte de La Bruyère (1688), publ. par D. Jouaust. 1 volume de 240 pages. . 10 fr.

Le Premier Texte de La Rochefoucauld (1665), publ. par F. de Marescot. 1 vol. de 152 pages 7 50

La Chronique de Gargantua (*s. d.*), premier texte du roman de Rabelais, publ. par Paul Lacroix. 1 vol. de 104 pages . . . . 5 »

La Puce de Madame Desroches (1610), publ. par D. Jouaust. 1 vol. de 140 pages. (*Épuisé.*) 7 50

Amusements sérieux et comiques, de Dufresny (1705), publ. par D. Jouaust. (Idée première des *Lettres Persanes.*) 1 vol. de 124 pages. . . 6 »

Lettres Turques, de De Saint-Foix (1744), publ. par D. Jouaust. (Imitation des *Lettres Persanes.*) 1 volume de 116 pages. . . . . 6 »

Satires de Dulorens, édition de 1646, avec un *portrait authentique* de l'auteur. Publié par D. Jouaust. 1 volume de 258 pages . . . . . . 12 »

Poésies de Tahureau, publiées par Prosper Blanchemain. Tome Ier : *Premières poésies* (1554). 8 »

— Tome II : *Sonnets, Odes et Mignardises* (1554). 10 »

Maximes de Madame de Sablé (1678), publiées par D. Jouaust. . . . . 5 »

Élégies de Jean Doublet, Dieppois (1559). 1 vol. 8 »

SOUS PRESSE :

Le Premier Amphitryon en français, par Eustache Deschamps, publié par le Mis Dequeux de Saint-Hilaire. 1 vol.

La Chronique de Pantagruel (s. d.), publiée par Paul Lacroix. 1 volume.

Les Marguerites de la Marguerite (1547), publ. par Félix Frank. 4 volumes.

EN PRÉPARATION :

La Farce de Pathelin, avec notice par Paul Lacroix. 1 volume.

Les Quatrains du sieur de Pibrac, publiés par F. de Marescot.

Poésies d'Olivier Basselin. 1 volume.

Poésies de Marie de Romieu. 1 volume.

A LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338, A PARIS.



ÉLÉGIES

DE

JEAN DOUBLET

—

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XI

TIRAGE.

3 exemplaires sur parchemin (nos 1 à 3).
15 » sur papier de Chine (nos 4 à 18).
15 » sur papier Whatman (nos 19 à 33).
300 » sur papier vergé (nos 34 à 333).

333 exemplaires.

No 264

ÉLÉGIES

DE

JEAN DOUBLET

SUIVIES DES

Épigrammes et Rimes diverses



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

M DCCC LXXI



JEAN DOUBLET



orsque Terentianus Maurus écrivait, sous Trajan, son fameux hémistiche :

..... *Habent sua fata libelli,*

il ne pensait guère émettre une maxime qui serait tant de fois répétée ; pas plus sans doute que Jean Doublet, en faisant imprimer ses vers il y a trois siècles, n'espérait être un jour la preuve du vieil adage. Et pourtant son livre devait obtenir deux fois, de nos jours, les honneurs de la réimpression.

Les *Elegies de Jean Doublet, Dieppoys* (Paris, Ch. Langelier, 1559, in-4° de 56 ff., dont le dernier est occupé par la marque du libraire, privilége du 16

janvier 1558), enveloppées dans la bonne et solide reliure en maroquin rouge, dorée sur tranche, dont le duc de La Vallière les avait fait revêtir, dormaient profondément, oubliées sur un rayon de la bibliothèque de l'Arsenal, lorsque le vicomte de Gaillon, ayant eu la curiosité de les lire, en fit le sujet d'un intéressant article dans le *Bulletin du Bibliophile* de Techener, en juin 1856.

C'était alors le seul exemplaire connu : car un autre, offert à la bibliothèque publique de Dieppe par M. Frère, auteur du *Manuel du Bibliographe normand*, avait été perdu.

Un second fut plus tard signalé par M. Gustave Brunet comme se trouvant à la bibliothèque de Bordeaux.

Un troisième, après avoir passé de la bibliothèque du comte d'Auffay dans celle d'Édouard Turquety, fut adjugé pour huit cent cinq francs en 1868. Ce volume, fort grand de marges, réglé, mais dont le titre a été réparé, est relié en maroquin rouge par Trautz-Bauzonnet.

Un quatrième et dernier, en bon état, mais simplement cartonné, faisant partie de la bibliothèque de M. de Tinseau, au château de Saint-Ylie (Jura), fut acheté treize cent soixante-cinq francs, sans les

frais, par M. le baron de Lacarelle, le 25 novembre 1869, à la vente de cette collection, faite par M. Labitte.

L'édition publiée par M. Prosper Blanchemain, avec la vie du poëte par Guillaume Colletet, une préface et des notes, fut imprimée en 1869 aux frais de la Société des Bibliophiles normands. C'est le fac-simile quelque peu réduit de l'édition originale. Cinquante exemplaires seulement furent mis en vente, et, aussitôt épuisés, ils n'ont fait que piquer la curiosité des amateurs. Pour la satisfaire, l'édition que nous publions était indispensable.

La plupart des auteurs dont les vers sont ensevelis dans la poudre des bibliothèques, et qui, en général, méritent bien d'y rester, sont lourds, diffus, pesants et ennuyeux. Doublet, par exception, a cet avantage que ses vers sont en trop petit nombre pour fatiguer le lecteur, et que la pensée n'y fait jamais défaut. S'il pèche trop souvent contre l'harmonie, s'il affecte d'imiter les inversions des auteurs antiques dont il est nourri, il rencontre par instants des vers bien frappés, véritables trouvailles, qui réveillent et qui charment. Colletet lui reproche *d'employer indifféremment toutes sortes de mots françois ou normands.* Pour nous cette saveur de ter-

roir, dont le poëte s'accuse lui-même dans son Epistre au Lecteur, serait plutôt une originalité qu'un défaut. Doublet, en cela, partageait l'avis de Ronsard, qui recommande à l'écrivain de « choisir et approprier à son œuvre les mots les plus significatifs des dialectes de nostre France ».

M. Prosper Blanchemain, dans l'édition des Bibliophiles normands, exprime la même opinion : « Colletet, dit-il, si indulgent d'habitude pour les plus piètres rimeurs, semble ici trop sévère. Le style de Doublet abonde, il est vrai, en inversions forcées; mais il n'est ni très-rude ni très-barbare. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'affecter une trop servile imitation des tournures grecques et latines; mais il rencontre aussi parfois des expressions pleines d'une grâce, d'une finesse et d'une naïveté charmantes. »

M. le vicomte de Gaillon, dans son Étude sur Doublet, énonce un sentiment analogue.

J'ose espérer que nos lecteurs le partageront.

En dehors des indications que le poëte a données dans ses vers, on a fort peu de détails sur sa vie. Jean Doublet naquit à Dieppe vers 1528. Son père tenait un rang honorable dans la bourgeoisie ou dans la magistrature de cette ville, et possédait aux

environs une certaine fortune territoriale. Des armoiries étaient peintes sur les vitraux de son manoir. Un Jean Doublet, seigneur de La Haye, dans l'élection d'Évreux, produisit, en 1523, des lettres de noblesse, et fut la souche de la famille des Doublet, seigneurs de Breuilpont, marquis de Persan, dont les armes sont d'azur à trois doublets d'or, posés deux et un. Serait-ce le père de notre poëte? Serait-ce un membre de la même famille? Les preuves nous manquent et nous ne pouvons rien affirmer. Sa mère était fille de David Miffant, qui fut conseiller du roi, gouverneur de Dieppe. C'était un savant; il publia : *Le Livre Tulles, des Offices* (Paris, Philippes Le Noir, in-4° gothique), c'est-à-dire une traduction du traité *De Officiis* de Cicéron. La famille Miffant fut anoblie en 1574, en la personne de Charles Miffant, seigneur d'Ancourt.

Dès sa plus tendre enfance, le jeune Doublet fut confié aux soins d'un savant professeur, nommé Jean Fourdin, qui lui fit connaître et aimer les lettres grecques et latines. Dieppe n'était pas seulement une ville commerçante qui envoyait ses vaisseaux dans les deux Indes, une cité guerrière qui repoussait victorieusement les attaques acharnées des Anglais, si bien que des parents de Doublet fu-

rent tués et un de ses frères grièvement blessé dans ces luttes navales : c'était encore un centre littéraire où chaque année, aux jours de la Nativité et de l'Assomption, les poëtes se disputaient le prix du Rondeau, du Chant royal et de la Ballade. Jean Parmentier, mort à Sumatra, Pierre Crignon, son ami, l'éditeur de ses œuvres, tous deux Dieppois, à la fois navigateurs et poëtes, concouraient à ces Puys, renommés dans la province. Jacques Miffant, oncle de Doublet, y faisait représenter des moralités et des mystères, auxquels un musicien du crû, Mathieu Fournier, mêlait ses mélodies. Jean Doublet y fut certainement couronné, puisqu'il eut en 1556 la charge d'y *semondre* les poetes. Il leur adressa à cette occasion la XXIe de ses Elégies, où il rapporte comment, en 1443, la veille de l'Assomption, les Anglais ayant été repoussés par l'assistance miraculeuse de la sainte Vierge, des fêtes et des processions, qui portaient le nom de *Mitouries*, et que suivait une lutte poétique, furent instituées pour célébrer ce glorieux anniversaire.

La XXIe Elégie, qui renferme une description peut-être unique de ce qu'était Dieppe un siècle avant le bombardement de 1694, n'est pas moins curieuse au point de vue historique.

Une autre, la XIIIe, nous apprend que Doublet fut député par ses concitoyens vers le roi Henri II, alors à Fontainebleau. On peut induire de ses vers qu'un office juridique qu'il occupait à Dieppe lui valut cet honneur.

Presque tout le reste de ses vers, à l'exception de quelques odes traduites d'Anacréon et de quelques épigrammes imitées des anciens, nous le montre épris d'une jeune beauté qu'il appelle *Sibille,* sans doute de son nom de baptême, car il déclare, dans son Elegie XII, que ce n'était pas un nom supposé.

Des parents plus sensibles aux biens matériels qu'à l'amour du poëte, quoi qu'il fût partagé par sa bien-aimée, la marièrent à un magistrat de Rouen, aussi riche que vieux. L'amant évincé n'en demeura pas moins fidèle, et, Sibille étant redevenue libre au bout de peu d'années, il se prit de nouveau à lui faire les plus brûlants aveux. Malgré les conseils donnés à la jeune veuve par une courtière d'amours qui parle et agit comme la vieille Dypsas d'Ovide ou la Macette de Regnier, fut-il écouté? la poésie fut-elle enfin préférée aux écus? Je voudrais croire avec M. Blanchemain que tant de fidélité obtint sa récompense, et que « le premier exemplaire de ses

poésies, tout frais encore des presses de Langelier, fut déposé par le poëte amoureux sur les genoux de sa tendre et bien-aimée Sibille » ; mais, s'il ne fut pas de nouveau repoussé par elle, du moins il eut la douleur de la perdre prématurément : car un annaliste normand, J. A. Guyot, dont l'ouvrage manuscrit est conservé à la bibliothèque de Rouen, affirme que Doublet *mourut Cordelier*. Il atteignit toutefois un âge avancé, car il datait du 7 septembre 1582 une épître liminaire par laquelle il dédiait à Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, une traduction de plusieurs traités de Xénophon, qu'il intitula : *Memoires de Xenophon, traduits du grec en françois*, et qu'il publia à Paris, chez Denys Du Val (1582, petit in-8°).

Cette traduction est, au dire de M. de Gaillon, « écrite d'un style qui pour la fluidité se rapproche de celui d'Amyot, le grand maître du genre ».

Vauquelin de La Fresnaye, contemporain de Doublet, et, comme Normand, son compatriote, le nomme à la page 66 de son *Art poétique*. *Si Doublet*, dit-il,

Met ses beaux vers au jour, nous enseignants moraux,
Soit en dueil soit en joye, à se porter égaux,
Et si mes vers gaillards suivent la vieille trace

Du piquant Aquinois et du mordant Horace.....,
Le satyre Latin s'en vient estre François.

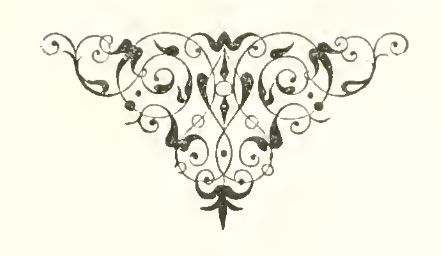
On doit déduire de ces vers que Doublet avait écrit un recueil de poésies satiriques et morales, aujourd'hui perdu, et de plus qu'il vivait encore à l'époque où Vauquelin composait, à celle peut-être où il publiait son *Art poétique*, c'est-à dire vers 1604. Doublet alors aurait atteint l'âge de soixante-quinze ans.

Du Verdier, La Croix du Maine et Draude l'ont cité dans leurs Bibliothèques ; les *Annales poétiques* (Delalain, 1779, in-12, t. X) ont donné quatorze pièces de lui. Mais l'abbé Goujet ni Viollet Le Duc ne l'ont connu. Il rentra dans l'oubli jusqu'à la notice de M. de Gaillon et à l'édition des Bibliophiles Normands, qui le remirent en lumière. Prévoyait-il ce regain de gloire lorsque dans sa VIII[e] Elegie il comparait le poëte

A la chanteresse cigale,
Qui l'hyver dur ne prevoit pas.
Sous le doux ciel qui rosoyant l'abreuve,
Elle, sans soin, criquète jour et nuit,
Tout autant que la saison brève
D'un clair Esté sur elle luit.

La Fontaine n'a pas dit mieux, et l'avantage reste à Doublet quand il conclut en nous montrant *l'hyver qui grisonne en tous lieux...*

Plus ne lui tombe la rosée,
Plus rien ne se recouvre aux champs.
De faim donc meurt, et avec elle à l'heure
Mene en mourant son importun cricri.
Helas! s'il faut qu'ainsi je meure,
Au moins vive ce que j'écri!





TROIS PIÈCES DE VERS

INÉDITES.

On nous communique quelques vers inédits retrouvés dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale par un Normand érudit, un chercheur infatigable et souvent heureux, M. le docteur de Bouis. Œuvres de la première jeunesse de Doublet, leur seul mérite consiste dans une difficulté de forme péniblement vaincue. Elles démontrent à quelles aberrations de goût en étaient arrivés les rimeurs au moment où Ronsard et son école inaugurèrent la renaissance de la littérature française.

Quel chemin dut parcourir l'esprit de Doublet, entraîné dans un courant nouveau, pendant le peu d'années qui s'écoulèrent entre l'époque où il se livrait à ces pitoyables élucubrations et celle où il publia ses Élégies! Ces dernières sont des chefs-d'œuvre en comparaison des premières et laborieuses tentatives du poëte dieppois. On a peine à croire qu'elles sortent de la même

plume, et pourtant il est difficile d'en douter quand on lit la XXIe élégie, où Doublet semond les poëtes au Puy de l'Assomption de Dieppe. La ballade et les deux rondeaux qui suivent avaient évidemment été couronnés dans une de ces solennités; elles avaient mérité à leur auteur le titre de maître et le droit de distribuer à son tour les palmes aux lutteurs, puisqu'il les appelait à concourir. Mais on était en 1556. La Pléiade brillait dans toute sa gloire; aussi le concours ne comprenait plus seulement la Ballade, le Rondeau, le Chant royal, etc. Par un hommage rendu aux poésies en faveur dans la nouvelle école, deux prix venaient d'être fondés pour l'Ode et le Sonnet.

Pour en revenir au volume où se trouvent les vers inédits de Doublet, il porte, parmi les manuscrits français de la Bibliothèque impériale, le nº 2205. Son titre est ainsi conçu :

« *Collecta ex aggere prope immenso exquisitiora carmina rythmica lege et vernaculo idyomate compacta, quæ ad Christiparæ Virginis aras solennes annis elapsis allata sunt. — Sunt autem hujusmodi : Regales quos vocant cantus, Balladæ, item Rotundelli. Postremum occupant locum epigrammata latina lingua.* »

C'est un in-4° gothique de 131 ff. sur parchemin. Chaque pièce débute par une initiale coloriée Sa reliure, fort ordinaire, porte les armoiries d'un abbé. Il se divise en : 1° Chants royaux, par Osmont, Brasmetot, Lescarre, Parmentier, Avril, Thybault, etc.; 2° Ballades, et 3° Rondeaux, par les mêmes auteurs; 4° enfin *Epigram-*

mata (en latin), signés : *De Quercu*, *Theobaldus*, Bellenguer, Leclerc, etc.

C'est évidemment un recueil de vers couronnés au Puy de Dieppe.

Voici les trois pièces de Jean Doublet.

BALLADE.

Marie non subjecte gecte
Ondeur influente fluente,
Que véois si parfaicte faicte
Que Dieu l'eslit regente gente
Et de Yessé l'eminente ente.
En elle n'a lieu l'infect faict,
Ne mal, pour son entente actempte,
En ce Concept tout parfaict faict.

Or est la manifeste feste
Qu'Eve est d'impotente potente,
Par la Bergeronnette necte
Que Dieu prend pour patente tente.
On fera descente decente
Et pour Marie un beau faict faict,
Qui faict mort violente lente
En ce Concept tout parfaict faict.

Adam feist, par tempeste peste,
L'âme redolente dolente;
Marie faict l'appreste preste,
De Dieu apparente parente,

Dont nous sourt l'apparente rente,
Veu qu'el' n'eust jamais son laict let;
Mais de grâce est recente sente
En ce Concept tout parfaict faict.

ENVOI.

Pas ne fault qui commente mente :
Tel parler nuict et desplait plait.
C'est raison qui presente sente
En ce concept tout parfaict faict.

RONDEAU.

Au son du cor les dyables encornez
Sont estonnez, divisez et discors,
Veu qu'ils voyent Dieu et homme en acors,
Par ce Concept qui les rend escornez.

Sainctes ames poseront en corps netz :
Car, par le vueil de Dieu misericords,
Au son du cor
Sont estonnez.

O tous humains qui n'estes encor nez !
Dieu vous predict par chants, trompes et cors

Des prophetes, que vous aurez pur corps;
Il les rendra de glore encore ornez
Au son du cor.

AUTRE RONDEAU.

Pan et Phebus, ne soyez pas despitz,
Resonnez sons d'instrumens faictz d'espis;
Faictes sonner, par boys et champs, sonnette.
Muse Clio, en dict et chanson nette,
Remettez sus vos esperitz sopis.

Puisque les maulx sont remys et tapis,
Estends, Juno, tes tresors et tapis,
Ce sacré jour, soubz une chansonnette
Pan et Phebus.

Pouvres bergiers, ne doubtez avoir pys
Qu'avez souffert; mais prenez pieux et picz,
Pour deffendre vostre bergeronnette,
Toute belle, pure et bergere honneste.
Son sainct Concept vous apporte respys,
Pan et Phebus.



ELEGIES

DE IAN DOVBLET

DIEPPOYS.



AVEC PRIVILEGE.

A PARIS,

Pour Charles Langelier, Libraire Iuré de l'Vniuersité de Paris,
tenant sa boutique au Perron de la Salle des Merciers,
ioignant la porte de la grand salle du Palais.

1559.



AU LECTEUR.

Je ne fai doute, Lecteur debonnaire, que plusieurs graves et vertueus personnages, et bien doctes, ne trouvent mauvais en la plus part de mes rimes ce suget d'Amour, lequel ayant empesché pieça toutes les presses de France, s'est fait appeler par quelcun assés ironiquement Françoise filosofie, et aucunement suis-je bien de leur avis. Mais il te plaira considerer que l'aveuglée ardeur de jeunesse, ayant pris, malgré toutes mes raisons, le frein aus dens, m'emporta par force en ce champ de son plaisir : dans lequel errant en depit de moy, ne savoi, pour un peu me desennuyer, autre chose faire que rediger aucune fois par écrit quelques miennes fantasies, en termes et propos convenans tant à mon age qu'à ma fortune. Ce qui m'a, peut-

estre, diverti de plus facheus maus. Toutefois en ce faisant je ne crein avoir beaucoup transgressé les bornes de modestie, ayant tousjours evité comme un rocher toute cete deshonneste lasciveté, laquelle usurpée impudemment par quelques antiques Elegiaques, les a rendus moins recommandables aus chastes oreilles, et a fait grand tort au reste de leurs doctes et ingenieuses inventions : là ou, s'ils eussent mieus aimé tirer quelque peu que du tout lacher la bride à leurs espris, on ne leur auroit reproché peut-estre les ebas de leur jeunesse, non plus qu'à Platon : lequel, selon Aule-Gelle, ayant peu apres à traiter tant de divine et humaine sapience, se joua d'epigrammes amoureus en son premier age. Car telle imperfection ne merite moins estre excusee en un homme jeune, que la verdeur et surté en un fruit non mur. Quant à cette nouvelle composition de Françoises Elegies, à la mienne volonté que quelque esprit plus eureux s'y fut bien employé devant moy, lequel auroit peut-estre inventé quelque vers et nombre plus propre et mieux raportant au disthique elegiaque. Car, quant à moy, voyant la façon vulgaire de nos vers estre plus courte que l'exametre et pentametre, et la dificulté de mesurer deux lignes Françoises capables de sentence entière et parfaite, ainsi que se trouve ordinairement en un disthique : je confesse que mes dois n'ont sceu, pour cete heure, tordre fil

plus propre à lier et assembler fleurs elegiaques que ces petits quatreins de vers inegaus. N'ayant toutefois deliberé me tant complaire ny ostiner en ma propre invention, que je ne la laisse et quite tres-volontiers si tot qu'il en sortira d'autre main quelcune, meilleure. Au demeurant, je ne doute aussi qu'entre mes rimes ne se trouvent plusieurs termes qui sentent à pleine bouche ce terroir de Normandie, veu que j'en suis né et y ay tant de temps esté nourry. Mais avec ce qu'iceus termes m'ont semblé autant ou plus propres et signifians qu'autres quelconques d'ailleurs, l'affection que chacun naturellement doit porter à sa patrie, ainsi que j'espere, m'en excusera ; car l'amour que j'ay à ce lieu de ma naissance m'en fait plaire non seulement le langage, qui n'est que bon, mais par aventure aussi quelques vices. Et ne voy point que ce tresnoble royaume de France, ayant inseparablement marié à sa coronne nostre Normandie, ne doive admettre le bon langage d'icelle (qui n'est à vray dire que le sien mesme) aussi bien que toutes les autres choses. Car s'il deigne bien recevoir nos hommes au service de ses guerres et admettre nos deniers en tous ses afaires, pourquoy dedeignera-il une douzaine peut-estre de bons mos Normands, portans sa mesme livrée et assés connus pour siens, veu que à tout propos il en emprunte mille barbares et étrangers,

voire des mains mesme de ses ennemis? Or, pour l'orthographe, s'entrebatent les Grammariens tant qu'il leur plaira. Je trouve les nouvelles raisons estre les meilleures, si le plus commun usage leur avoit donné son consentement. Car par elles, le vray son de nos paroles pourroit demourer plus fidelement à jamais representé. Mais quant à moy, ne presumant point que mes opuscules soient pour passer à une posterité, je ne me suis point beaucoup soucié de changer aussi rigoureusement toute l'écriture acoutumée, et ay permis aus Libraires s'y gouverner à leur poste, me doutant bien que mille autres vices, lours et grans assez en ce petit livre, ne te donneront loisir (ô lecteur) d'arrester ton œil sur telle maniere de legeres fautes.

In Giovenil faillir é men vergogna.





ELEGIE DE I. D.

A JAN DOUBLET,

Dieppoys.

La mesme main, qui soubs l'art de sa mere
L'horreur des vens violente apaisoit,
Et avec Apollon son pere
Vanter un Orphée faisoit,
Dessoubs sa harpe alors industrieuse
Trainoit sonnant une douce chanson
(Chose semble bien merveilleuse)
Les rochers et chesnes au son.
Chesnes et rocs estoient la sotte trouppe,
Le peuple sot sautelant alentour,
Qui ne veit onc la double crouppe
Ou les neuf Seurs font leur sejour.
C'estoit la gent des siecles miserables,
Qui de douceur jamais rien ne songea,
Ne se plaisant qu'en mille fables

Que soimesme elle se forgea.
Or ta douceur à nulle autre seconde,
En mille vers attiquement sucrés
Nous redonne la grand' faconde
Et des vieus Latins et des Grécs.
Non pour tromper (chose facile à faire)
Dessoubs un vers plus gravement batti
Le sens d'un ignare vulgaire
Ou d'un populaire abétti :
Mais pour ravir les savantes oreilles
D'un saint trouppeau non jamais se saoullant
D'ouir les nombreuses merveilles
Qu'en tes vers tu nous vas coullant.
Soit qu'en ton vers Sibille se demeine,
Quand sa rigueur langoureus tu descris,
On te voit endurer la peine,
On voit tes plaints, larmes et cris.
Soit que plus dous ta parole fillée
Chante ses jeus, sa beauté, sa vertu,
La grâce des cieux est pillée
Et son chef en est revestu.
Soit qu'il te plaise abaisser le tien stille
A déplorer la mort d'un perroquet,
Un dous sucre, semble, distille
De son industrieux caquet.

Ton vers encor, bien qu'en moi il propose
Plus la moitié que je n'y sai de bien,
Me fait promettre quelque chose
De moi mesme qui ne suis rien.
Certes, Doublet, ni le harpeur de Thrace
Trainant les bois, ni le Thébain aussi,
N'eurent jamais autant de grace
Comme tu en respans ici :
Ni cestui la dont la harpe sucrée
Par le peril des ondes evité,
A sa Methimme consacrée
Aus piés de l'immortalité.
Bref, ceus qui ont autrefois pris la peine
De veoir Parnasse ou Pinde decouvers
Recognoissent un' Hippocrene
Dedans le sucre de tes vers.
Aussi ta Dieppe, horreur de l'Angleterre,
En ton honneur ja te dresse un autel,
Et toute la Normande terre
Te voüe un renom immortel.
La France aussi ce grand tresor ne cele :
Mais je la voi, et point ne te déçois,
Je la vois desja qui t'appelle
Son premier Ovide François.

A LUI MESMES.

SONNET.

O bien heureus et bien heureus encore
Divin Doublet, bien heureuse cent fois
Ceste douceur, ce miel et ceste vois,
Dont le hault ciel heureusement t'honnore.
Sibille heureuse, en celui, qui t'adore,
Qui deploiant ses bien escrivans dois
Dit la beauté dont heureus le deçois
Et ta Vertu qui ce siecle redore.
Je voi desja soubs ta Muse divine
Vivre Amarille et renaistre Corinne,
Et leurs amans, de vos gloires troublés,
Rougir honteus, vous donnant la couronne
Du vert Laurier, qui vos chefs environne,
Et vos honneurs par trois fois redoublés.





ELEGIES

DE

JAN DOUBLET

ELEGIE I.

Je discouroy mille hautes pensées,
Et ja mes mos rien qu'enflé ne sonnoient,
Iliades et Odissées
En mes mains nuit et jour tournoient.
Pour entonner par mesures égales
Sur un vers grave et d'eroïque pois,
Ces cheres victoires navales
De nos demi brulés Dieppoys.
Mes cousins mors, et mon ébrassé frere

Ja bien avant au combat m'avoient mis,
Et la Muse non trop contraire
Mille clairons m'avoit promis.
Tout alloit bien : Amour s'en prit à rire.
Et de mes vers, qu'egaus il vit marcher,
Leur coupant un pié sans mot dire,
Toute une moitié fit clocher.
Qui t'a donné, faux garson plein de ruses,
Tant de pouvoir sur ce qui n'est point tien?
Nous et nos vers sommes aus Muses,
Petit Larron, tu n'i as rien.
Et tout cela, et autre injure meinte,
Libre et hautain comme j'etoye alors,
Osai bien lui dire sans feinte,
Dédaignant un si petit cors.
Mais, l'afetté, plus j'usoi de colère,
Plus il rioit : Il tira cependant,
Et senti sa fléche legére
Ains que l'eusse aperceu bendant.
Pren, Cupidon, pren de mes vers la reste,
Trenche-les tous, longs ou cours à ton gré,
Pourveu qu'un peu moins me moleste
Ce fer chaut dans mon cueur ancré.
Or m'excusés, fontes vomisse flammes,
Chateaux flotans, et gendarmes nageurs,

Excusés moi, vaillantes ames,
Qui vos cors laissates veinqueurs.
Adieu vous di, ja suis trop vain et bléme
Pour assés haut vos prouësses corner.
Chanter me convient pour moi-méme,
Ains mes chans en larmes tourner.
Si quelque vois, bien que foible et chétive,
Encor se peut de mes poumons tirer,
J'ay de quoy, contre Amour pleintive
La faire à jamais soupirer.
Mais l'oncle mien, ce Mifant docte-sage,
Qui mieus défend sa constance que moy,
Et onq' à ce tiran volage
N'obligea le neu de la foy,
Cetui pourra trompeter vos fais d'armes,
Dieppoys guerriers, si que nul autre mieus.
Et tandis ce friant de larmes
Se baignera dessous mes yeus.





ELEGIE II.

Ni tous les Turcs, ni l'archere Angleterre,
Comme je croi, tant de fleches n'ont pas
Comme sur moy seul en desserre
Un archerot non jamais las.
Et perce tout. De quelles doubles mailles,
De quel acier couvrir donques me pui,
Quand le Dieu méme des batailles
Se rend et ses armes à lui?
Quand j'aperceu que de son arc abile
Il m'aguignoit, je m'en alay leger
Blotir derriere ma Sibille
Et la presentoie au danger.
Mais comme font quelques foudres legeres,
Quoyque tousjours je la tinsse au devant,
Les trais, sans l'ateindre, ou non gueres,
Me vindrent percer bien avant.

Caché me suis entre ces neuf brunettes,
Qu'il creint, dit-on; son arc me trouva là.
Plongé me suis dans leurs eaus nettes,
Son trait jusqu'au fons devala.
Je pren la course, à vol il me devance:
Je fuy sans cesse, il me suit sans repos:
Et jamais qu'au cœur ne me lance
Quoyque je luy tourne le dos.
Sur mon cueur donc sans cesse pleut et grelle
Du fer pointu. C'est grand cas toutefois,
Encor vit ce corps povre et fraile
Qui mort deut estre mille fois.
Car cest archer dans l'Hydre Lernienne
Ne va pas querre un pront venin mortel,
Mais, dans la forge Lemnienne,
Beaucoup pis, un feu immortel.
L'espert boiteux qui son pere se cuide
Luy bat des fers dont le coup porte feu,
Et d'esprit tout soudain nous vide,
Mais n'occit, las, que peu à peu.
Or je m'arreste: il vaut mieux me submettre,
Je veus l'attendre, et plus ne reculer,
Car ce feu moins ardra peut-estre,
Le laissant à son gré bruler.
Torches ainsi, plus de branle on leur donne,

Plus ardent fort : et se voit meint flambeau,
Sans estre touché de personne
S'en aller éteignant tout beau.
Un jeune beuf, s'il restive et ne vueille
Du neuf collier, plus est batu beaucoup
Qu'un aprenti de bonne vueille
Et qui tire du premier coup.
Un cavalin, s'il est dur et farouche,
Maint rude mors souvent le fachera :
S'il preste à toutes mains la bouche
Rien qu'un dous fil ne machera.
Amour, peut-estre, à ceus qui luy restivent,
Plus d'aigre aussi, plus monstre de rigueur,
Qu'aus volontaires qui le suivent,
Et se submettent de bon cueur.





ELEGIE III.

Puis qu'Amour donq par force m'a fait rendre
Et mon orgueil ne m'a rien profité,
Il est tems d'autre chemin prendre,
Par douceur et humilité.
Tres humble serf, maistresse Damoizelle,
Tien à jamais te plaise en gré m'avoir,
Te plaise ce mien ardent zelle
A toy dedié recevoir.
Voicy un cueur qui son ame derniere,
Pour ton amour, sans regret, souflera :
Voicy une foy tres-entiere,
Qui jamais ne te branlera.
Si tu n'ois point un long ordre de titres,
Quand on m'apelle et n'ay qu'un petit nom
Si tu vois peintes en mes vitres
Des armes de peu de renom,

Si bien fort loin ses bornes ne dilate
Mon petit fons en peu d'acres arté,
Si sur mule en longue écarlate
Au Palais je ne suis porté,
Phebus pourtant, et ses neuf doctes filles
De moy font conte, et m'aimer deignent bien,
J'ay faveur des graces gentilles,
J'en ay d'Amour, qui me fait tien.
Telle ma foy, telles mes meurs je vante,
Qu'aus Dieus, sans plus, en bonté céderont,
Et ma richesse plus vaillante
C'est ce cueur ouvert, simple et ront.
Ce n'est pas moi qui se plaise en plus d'une,
Je ne suis pas un journalier changeur,
Jamais, ou il n'est foy aucune,
Soucy que toy n'aura mon cueur.
Puissé-je user tout ce que plus me file
La chiche vieille, auprés de toy toujours,
Et entre tes regrés cent mille
Clorre l'eureus bout de mes jours.
Presente moy, tandis, matières bonnes,
Qu'eureusement ma Muse deduira,
Car si telles tu me les donnes
Mon vers de mesme sortira.
Les vers Tuscans ont fait par tout le monde

Belle à jamais Angelique voler :
Et ceus d'Ionique faconde
Font encor d'Hélene parler.
Cynthie aussi, et Némése et Corine
Vivantes sont dans noz bouches encor,
Pourceque la Muse latine
Les biencura de plumes d'or.
Par mes quatreins, nous deus aussi, peut-estre,
De siecle nul ne serons oubliés :
Et nos noms en bruit pourrai mettre
Eternellement alliés.





ELEGIE IV.

A IAQUES MIFANT, SON ONCLE.

Tu me reprens, quart frere de ma mere,
Cher oncle mien et j'en rougi aussi,
Que tant une Muse legere
M'occupe en l'aveuglé souci.
Soit que je file à trois cordons une Ode,
Soit que je cloche en ces quatreins boiteus,
Mon chant n'a jamais qu'une mode,
Amour le fait gay ou piteus.
Amour toujours, toujours une Sibille,
De tout mien vers font l'un ou l'autre bout :
Et ja le caquet de la ville
M'en tient en ses fables partout.
Mais que veus-tu? La Parque fileresse
Qui de ton sang me fait eureuse part,

Peu de ceste tienne sagesse
Peu de tes vertus me depart.
Dès le berceau un dru essein d'Himéte
Aiant brouté tout le mont des neuf Seurs,
Assis sur sa tendre bouchete,
T'enyvra d'Attiques douceurs.
Et peu apres (comme à cete Pandore
Chacun des Dieus, mais par destin meilleur)
Chacune fille de Memore
Te donna son plus de valeur.
Mais ce mur sens dont les cieux te comblerent
Avant le poil, ces esprits si rassis,
Qui n'ayant que vint ans semblerent
En avoir plus de trente sis,
Maistres tousjours de ta jeunesse sage,
N'ont permis onc un seul trait de ta main
En chose lassive ou volage
Sur la carte estre coulé vain.
Car s'il t'a pleu de ton ancre t'ébatre,
Peignant ou Grec, ou François ou Latin,
Tu ne t'es point fait idolatre
D'un œil brun ni d'un rond tetin.
Ou l'Immortel, en qui seul se confie
Tout sage cueur, ton suget a esté,
Ou d'antique filozofie

As défoui quelque saint traicté.
Rouan encor en lettres d'or conserve
Les graves chans de doctrine sucrés
Que l'enfance de ta Minerve
A la mere-vierge a sacrés.
Les Lis flouris, les Palmes glorieuses,
En ont été hors du Carme couvent
Par tes Muses victorieuses
Jusqu'icy raportez souvent.
Et quantefois tes saintes comédies
Ont ravy Dieppe à l'entour se foulant,
Mathieu Fournier ses melodies
Si douces y entremélant?
Telle a esté l'erbe nouvelle et tendre
Le vert printemps de tes espris naissans:
Mais à quant nous fais tu attendre
Ces fruis derriere meurissans?
Cedés Romains, cedés poëtes d'Ellade,
Cedés Tuscans, et nos François aussi:
Ne sçay quoy plus que l'Iliade
S'en va tot éclorre d'icy.
Et cependant cruellement se joüe
De mes espris ce petit Diable-Dieu,
Qu'ores je blame, ores je loüe,
Et ne veut ouir mon adieu.

Ses primes ans, si vray les livres disent,
Enamoura le celeste Platon :
Et de luy encore se disent
Les transis baisers d'Agathon.
Mais tot aprés, volant bien d'autres ailes,
Et d'autre amour aveque l'age épris
Saillit aus choses eternelles,
Et en Dieu ferma ses espris.
Virgile aussi sa douce Amarilide
Jeune chanta, et son fier Alexis,
Puis devers la grave Enéide
Tot se tourna mur ét rassis.
Mais, las helas, plus fiere destinée
Verds et meuris violente mes ans,
Qui dans ceste flamme ostinée
Ja pres de trente sont cuisans.
Amour pour moy n'a point l'aile volage,
Amour pour moy n'est point un Dieu leger :
Car pieça fis en mon courage
Plus n'en peut, semble, deloger.





ELEGIE V.

Or, si tu peus, porte torche Hymenée,
Excuse toy, et di, pour ton honneur,
N'avoir ceste noce menée
Qui me vole tout mon bon heur.
Nie, o Himen, que là ta flamme pure
Ait éclairé : nul ne te vit benir
Ce lit, qui me couvoit injure,
Ni le pain, ni le vin tenir.
Ton frere ailé, ta mere Gnidienne
De ce festin s'écarterent bien loin :
Et Junon la pronubienne
D'i assister onques n'eut soin.
Car ce jour la, jour de noire pierrette,
Merqué chés moy, jour de gauche-corbeau,
Une innocente pucelette
Passoit toute vive au tombeau.

O durs amis ! ô cruel parentage !
Qui d'avarice éblouis et troublés,
Ce que nature déparage
Par force et contre ell' assemblés.
Le gay Printems d'une verte jeunesse
Trop mal se couple à un sterile Yver,
A une severe vieillesse
Qui toujours triste veut réver,
S'il est renté de deus ou trois fois mille,
Si son argent un peu haut l'eleva,
Si en longue housse par ville
Sus un ane écourté s'en va,
Si n'esse assés à une vierge gaie,
Qui cependant flaitrir ses roses sent.
De belles bagues ou la paie,
Mais une vaudrait mieus que cent.
Car sufit-il si un procés le ride,
Ou de ses biens toujours quelque souci,
Ou les piés ou les mains lui bride
Quelque neu de goute endurci ?
Tel il jouit, ains le jouir dedaigne
D'une beauté, vif souvenir des cieus,
Qui trop loiale l'accompaigne,
Mais d'autant chaste elle apert mieus.
Maudite donq, deus et trois fois maudite,

Maudite encor, o fortune, sois-tu :
Prodigue à qui ne la merite
Et toujours écarse à vertu.
Si des tresors que ce peuplasse admire,
Tu m'eusses fait, o aveugle, ample don,
J'auroi plus que je ne desire
Et mes amours à l'abandon.
Froit maintenant et seulet je demeure,
Pour tout plaisir quelques rimes cousant,
Et pour passetems de mainte heure
Mes vices propres ne taisant.
Or, jeunes gens, fuiés ces Muses viles,
Ce vain scavoir ; et trop mieus ferés vous
Que n'avons fait, nous inutiles,
Nous faineans et povres fous.
N'aprenés rien que l'Ane d'or Bartole,
Parlés ce plaid que sur la perche on vent,
Et surement de ceste école
Vous suivra du monde le vent.
Grans biens et tot, ceus-la sans plus assemblent,
Et sont d'honneur, ce semble, au grand chemin :
Et le noble et le vilain tremblent
Sous leur regne de parchemin.
Mais facent tout et tout gouverner puissent,
Biens et honneurs soient sous leur seule main,

Et à leur poste pervertissent
Tout le droit divin et humain.
Tant seulement vueillent n'avoir envie
A nos amours : deignent nous conceder,
Au moins, qu'un povre homme, en sa vie,
En puisse quelqu'une garder.





ELEGIE VI.

Une Sibille en mes yeus la premiere
Darda du sang, mais elle mesme aussi
Bien tot se voirra la derniere
Si toujours m'est cruelle ainsi.
Cruelle, helas! ce qu'elle et tout le monde
Croit et appelle honneur et sainteté,
Faut-il qu'en moy seul je me fonde
Le nommant tort et cruauté?
Tout ce qu'honneur, le trésor d'une dame,
Tout ce que peut chasteté pardonner,
Et sauf ce seul point qui difame
Elle accorde tout me donner.
Que veus tu plus, ô ma flamme importune?
Pourquoy plus outre époins tu mon desir,
A un bien que pieça fortune
Par autre main a fait saisir?

Je ne suis pas ce ravisseur insigne
Qui viola d'Himen le flambeau saint,
Aimant ceste fille du Cigne
Dont l'Asie encore se plaint.
Je ne suis pas ce mi-cheval mi-homme
Qui espera d'autruy femme jouyr,
Mais loin, avec si chere somme
Hercul' ne le soufrit fouïr.
Plutot mourir, que moy personne pure
Moy sacré prétre à ces neuf chastes Seurs,
Corrompre ou souiller je procure
Du monde les plus saintes meurs.
Ce beau propos, qui m'est bien changé ores,
Amour alors d'aventure écouta,
Et, me trouvant si ferme encores,
D'aucune faute se douta.
Quoy? j'avoi fait, dit-il, si ample bréche
Sur ce rimeur et sur sa rime aussi,
Et encor contre moy se préche,
Et ne m'a qu'en demi souci.
Voyons que c'est : lui, que rien ne délaie,
Tot pour me voir eut ses yeus decouvers,
Et se blasma, non de ma plaie,
Mais de mes yeus laissés ouvers.
Qui est, dit-il, ce nouveau poete sage,

Qui aimer pense et s'aveugler ne veut?
Et, ce disant, sur mon visage
Son bendeau serre tant qu'il peut.
Délors, délors, aveugle jusqu'en l'ame,
Ne fai qu'errer; délors me déconnoi,
Délors ni honneur ni difame
Ni tort ni raison ne connoi.
Et, cependant, toujours sage et acorte,
Et clairvoiante et constante toujours,
Sibille, sur ses raisons forte,
D'Amour se moque tous les jours.





ELEGIE VII.

A DAVID DOUBLET, SON FRERE.

Second Doublet, non autre que moy méme,
Frere de sang, frere de cueur aussi,
Pourquoy me fai-tu triste et bleme,
Te monstrant bléme et triste ainsi?
Car soit que Mars du Scorpion te darde
Ses fiers destins, soit que du Bouc cornu
Ce facheux Saturne regarde
L'heure qu'es sous le ciel venu,
Ostinément à tes astres consentent
Les miens pareils : Ton heur et ton malheur
Par méme destin me presentent
Selon toi, plaisir ou douleur.
Mais ne croi pas que l'humaine franchise
Perde le gré de ses libres raisons,
Quelconque Planéte maitrise

Du Ciel les fatales maisons.
Nos jours, peut-estre et minutes legeres
Pendent la haut, jusqu'à la mort contés,
Mais nos bonnes et pires cheres
Sont au franc de nos volontés.
Laisse tomber ce front cordé de rides,
Jette ce soin qui ton age dément :
Et pense que tu tiens les brides
Qui menent ton entendement.
N'estant ny vieil, ny povre, ny malade,
Malade, povre et vieil ne semble encor :
Connoi le bonheur qui t'œillade,
Et ta santé et tes ans d'or.
Ni de l'enfant, qui est encore à naistre,
Ne pren souci : cependant qu'il viendra,
A lui quelqu'un de nous peut-estre
La vie et la place rendra.
Son monde ainsi conduit Nature sage,
Qui ront le vieil pour le nouveau batir,
Et nous fait céder à l'autre age
Qui de nous tombés doit sortir.





ELEGIE VIII.

A PIERRE DESMIREURS, MEDECIN.

Le méme Dieu, ceste alme Médecine,
Cher Desmireurs, t'inspire largement,
Qui pour tout partage m'assigne
De ses lauriers le rongement.
Reduire au ton les musiques vitales,
Et nos accors justement égaler,
Et outre les trames fatales,
Du jour à nos ames filer,
C'est, Desmireurs, la fin utile et belle,
C'est le cher but de ton art précieus
Qui, hors de nos poudres, t'appelle,

Apres mille bien-fais, aus cieus.
Ainsi aquit ce serpent d'Epidaure
Avec son pere au monde maint autel ;
Ainsi, dans le ciel, ce Centaure
Luit encore, archer immortel.
Mais nous, chetifs, qu'au seul son d'une Lire
Tient amusés cest inique Apollon,
Et qui de vaines chansons dire
Eternellement r'afollon' :
O troppe simple, helas, je nous egale,
Pardonnés-moi, je nous egale, helas,
A la chanteresse Cigale
Qui l'yver dur ne prevoit pas.
Sous le dous ciel, qui rousoiant l'abréuve,
Elle sans soin criquéte jour et nuit,
Tout autant que la saison bréve
D'un clair Esté sur elle luit.
Tandis nos jours le Scorpion retire
Au pair des nuis, et tot l'archer des cieus
Vens, neiges et glaces nous tire,
Et l'yver grisonne en tous lieus.
La mal provide alors estre abusée
Tard s'aperçoit, tard acuse ses chans :
Plus ne lui tombe la rousée,
Plus rien ne se recouvre aus chams.

De fain donc meurt, et avec ell' à l'heure
Mene mourant son importun cricri :
Helas, s'il faut qu'ainsi je meure,
Au moins vive ce que j'écri.





ELEGIE IX.

Comme ses yeus et comme son cueur méme,
Comme sa vie et plus que tout son or,
Sibille jure qu'elle m'aime,
El' le jure et j'en doute encor.
Car au besoin, d'un Aquilon la foudre
Qui si souvent ceste Ourse fait geler,
Plus vite qu'une vague poudre
Soufle tout ce serment en l'air.
Tantot me nuit de l'œil de Dieu la crainte,
Œil tout voiant ; tantot ront mon bon heur
La foi, qu'un prétre lui fit sainte;
Tantot cent dangers de l'honneur.
O Roi des cieus, ce peu de chose humaine
Vas-tu guétant de ton œil immortel ?
Ton repos a-il quelque peine
De tout ce désordre mortel?

Un tas de gens nous font, par jalousie,
Croire ici bas qu'on t'ofence d'aimer :
Et, par force, à leur fantasie,
Cruelles lois en font semer.
Or ces plus vieus, ces sages testes grises,
Toutes leur loi sachent de poinct en poinct,
Sachent et les choses permises
Et qui permises ne sont point.
Mais tous ébas, ma Sibille, conviennent
A nos ans vers, ans trop bref limités :
Et d'amour en pardon nous viennent
Les aveugles temerités.
Ces Grés menteurs (si plus en est memoire)
Aprés la mort, je ne sçai où la bas,
Aus bonnes femmes faisoient croire
L'orreur de mille étranges cas.
Mais Radamant, Cerbere, Tisifonne,
Stige, Acheron, songes d'hommes creintifs,
Pieça plus n'éfritent personne
Que quelques enfans bien petis.
Or, dis-tu foi ce que ton age tendre,
Sous le Latin d'un vicaire étolé,
Te fit promettre, sans l'entendre,
A qui pieça l'a violé?
Avant les ans, une Nonne bigote

Ne peut le monde à jamais abjurer,
Ne peut, de son ame devote,
Sous-age le long veu jurer.
Avant les ans, ni garson ni pucelle
Leur propre bien ne peuvent étranger :
Pouvois-tu en chaine eternelle
Ta jeune franchise engager?
Ce qu'a passé la simplesse ignorante
De l'age moindre, est tenu pour non fait :
Et y a loi vous secourante
Qui tout cela casse et defait.
Vierge, honteuse et trop peu ferme encore
Pour resister à tes rudes amis,
Ce que tu contredirois ores,
Lors par force tu le promis.
Ta main trembloit, passant ceste promesse,
Et bégaiant ta langue te vendoit,
Car le cueur, ma seule richesse,
Toujours mien rester entendoit.
Amour lui méme ourdit nostre aliance,
Ains que bien nés le soleil nous eut veus,
Et par sa sure prescience
De loin l'un à l'autre étions deus.
Que vaut sans lui une foi contractée?
Quelle promesse, à ton advis, te tient?

Amour pour toi l'a retractée
Et cest homme à tort te detient.
Peus-tu baiser ce rechigné visage,
Qui de sa vie un sous-ris ne songea?
Peus-tu embrasser ce vieil age
Sepulture et terre deja?
Et moy ton cueur (si fausse tu ne jures),
Moy si dispos, moy de trois fois neuf ans,
Moy coifé des saintes verdures
Qui couronnent les frons savans,
En vain je cours ja deus Olimpiades,
Tiers de mes ans, apres tes rares pas
Chante en vain sonnets et ballades,
Et oubli repos et repas.
Que di-tu plus? Quelle excuse, Sibille,
Peut maintenant tes rigueurs pallier?
J'enten bien, dangers plus de mille
Te font de l'honneur soucier.
O que de nuit et tenébres épesses
Dans nos espris! ô aveugle souci!
O honneur! comme tu t'abaisses,
Las! et qui te mesure ainsi?
Tel cuide donc te chercher qui t'evite,
Car sans nos vers tu ne tien que trois jours,
Et l'honneur, qui les ans depite,

Par nos mains passer doit toujours.
Ton Pelignois t'a-il deshonnorée,
Douce Corinne? es-tu infame donc,
Vivant par sa plume dorée,
La plus heureuse qui fut onc?
Tant que douceurs, tant que durer au monde
Graces, Amours et neuf Muses pourront,
Toujours par une main faconde
Délie et Néméze vivront.
Mais la Déesse, avecques Mars surprise
Au dur filé de son cocu boiteus,
Corrompt ceste brave entreprise
Dans ton cueur peut-estre douteus.
L'alme Venus, s'il faut croire ce conte,
Par ce malheur trop plus fine devint
Et voulut qu'une telle honte
Plus onc à ses amis n'avint.
Delors donna ces ruses mille et mille,
Ces tours sutils aux serviteurs vaillans,
Pour tromper la garde inutile
Que font les jalous trop veillans.
Ell'enseigna devant les maris dire
Tout ce qu'on veut avec signes discrets,
Montra chifres obscurs ecrire
Et deviser jargons secrets.

De fausses clés, de legeres échelles,
De pain aus chiens les amans avisa,
De feutre mol feit des semelles,
Et tous huis verveux apaisa.
Bref jusqu'au lit elle méme nous meine
Dans la ruelle et de sa propre main,
Tient le soupir de nostre aleine
Tant que s'endorme le vilain.
Que veut-on plus? Si les chiens, par fortune,
Ont abaié au bruit d'un huis malin,
C'estoit un Lémure nocturne
Quelque ravaudeur Gobelin.
Car croi-tu pas ces vieilles mentetresses,
Qui tous cornus les ont veu tracasser?
Et faut au saint-esprit des messes,
Qui loin dela les veut chasser.
J'avoi tout dit. L'unique à mes yeus belle,
Avec deus mos me repasma tout coi :
Je t'aime plus que moy, dit-elle,
Mais Dieu seul plus que toi et moy.





ELEGIE X.

POUR PALINODIE A LA PRECEDENTE.

Pere des dieus, humble te remercie,
J'ay devant toy quelque vergoigne encor,
Et ne s'est au vice endurcie
Mon ame, qui se repent or.
De mille abus mes povres yeus coupables
N'osent honteus vers ton ciel se dresser,
Ni ma langue, nourrie en fables,
A tes oreilles s'adresser.
J'ai tant de nuis en vanité passées,
J'ai tant de jours en vice dépendus,
Tes saintes lois tant tréspassées,
Tes dons et graces tant perdus;
J'ai tant peché, tant et tant, je l'accorde;

Mais, ô Seigneur, tu vois que, sans ce poinct,
Ton immense misericorde
Lieu à s'etendre n'auroit point.
Indigne suis de ta clemence, pere,
Indigne suis de ta promte merci.
Mais qui tes graces desespere
Cetui seul te trouve endurci.
Voi, pere, voi comme est forte et friande
La fauce glus de ce monde pipeur,
De quel sucre il nous afriande
Autour de son piege attrapeur.
Aus uns hautains des hautesses il offre,
Du dous loisir aus autres ocieus,
De l'or aus chiches il encofre,
D'honneur paist les ambitieus.
Mais quant à moy, ni ses dignités vaines
Ne m'ont charmé, ni son venteur orgueil,
Ni ses loin étendus dommaines,
Ni de ses écus le recueil.
Mon ame, ô Dieu, ne s'est point détournée,
Pour rien tant vil, du train de son salut :
Autre chose trop mieus ornée
A me seduire, helas, valut.
Une beauté, chef d'euvre de nature,
Tu le sais bien, au monde me lia :

Et là ma povre ame en torture
Son Dieu et soi méme oublia.
Chose si rare et perfection telle
Portoit plutot du ciel un souvenir,
Estant d'elle en autre une échelle
Pour jusqu'aus sources parvenir.
Et, à vrai dire, ainsi la meme bouche
Le me chantoit, mais par jeunesse, lors
Mon esprit encore farouche
N'entendoit qu'à ce terreus cors.
Qu'eussé-je fait? des l'œillade premiere
Un sang ardent mes fenestres perça,
Et tout mon bon sens en arriere
Sous le blanc palefroi versa.
Délors, mon Dieu, si quelque reste encore
Me demeuroit, de tant peu de savoir
Que j'avoie acquis, pour ta gloire
Chanter un jour à mon pouvoir :
Tout l'emploiai en rimaille impudique
Vain que j'étoie, ensorceler cuidant
Ceste belle, ceste pudique
Qu'encor ton esprit va guidant.
Et tant alla ma mechanceté folle
Que ce tien œil, qui nuit et jour nous voit,
Jurai estre un songe frivolle

Pourceque creinte elle en avoit ;
Jurai Enfer et sa noire canaille,
De tes haineurs l'éternelle prison,
N'estre que vaine épouvantaille
Aus petis enfans sans raison.
O Dieu seigneur, pourquoi tant nous delaisses?
Couler si bas pourquoi nous soufres-tu?
Esse que tes mains sauveresses
D'autant plus montrent ta vertu?
Or te mercie, et graces immortelles,
Sauveur puissant, à ta bonté je doi :
Car échappé des rets mortelles
Encor sous ta garde me voi.
Tu as permis qu'apres ce beau visaige,
Que, maugré lui, dis ans ai adoré,
De l'esprit, trop plus bel image,
Enfin me suis enamouré.
C'est cestui-la qui mes fables lascives
Si saintement confuses rabatoit,
Qui toutes mes raisons chetives
D'une seule tienne matoit.
Ah, fol Amour, que nous contrains-tu dire!
Que loin fais-tu nôtre sens forvoier!
Mais heureus qui sauf s'en retire
Et te peut d'un dedit paier.

La plume donc, pour amende soit arse,
Qui sous ma main, helas, tant blasfema,
Et la carte en cendres éparse
Ou telle lettre se sema.





ELEGIE XI.

A CHARLES, CARDINAL DE BOURBON,

Archevêque de Rouen,

En passant par sa maison de Gaillon, à son retour de Rome, mois de septembre 1555, auquel an les vignes furent gelées.

Onq', si je pui, mon Prelat, ne se face,
Que ce Dieppoys qui n'a que toy Seigneur,
Devant ton sacré chateau passe
Sans rien laisser à ton honneur.
Celer ne doi, sans mille et mille blames
De mes quatreins les douces liaizons,
Au soigneus pasteur de nos ames,
Et vrai seigneur de nos maisons.
Or en bon heur puisse ta Normandie
T'avoir reveu, noble sang de nos Rois

Qu'arrestoit dure maladie
Trop loin de tes plus chers endrois.
Un peu trop cher nous coustent ces sains peres
A Rome esleus, grand porte-clés des cieus,
Dont si souvent les lons misteres
Nous privent de l'heur de tes yeus.
Comme en nos ports la bonne mere pleure
Quand son cher fils, absent apres dis mois,
Par les vens contraires demeure
Au neuf païs du rouge bois :
Elle se voue à Cleri et à Dive,
Et brulle cire et omone deniers,
Et toujours guéte sur la rive
Et interroge mariniers.
Ainsi, Prelat, ton Normant diocéze
S'est angoissé de toi, son pere absent,
Et un jour lui en sembloit seize
Par l'ennui qu'un tel desir sent.
Aussi ton œil un soleil se peut dire,
Car, cependant qu'absent il a esté
(La vigne ne m'en peut dédire),
Nous n'avons point senti d'Esté.
Or tes païs, sur qui bien loin projete,
D'un œil hautain, Gaillon ses raions d'or,
De beau tems n'auront plus soufrete,

Puisque tu les revois encor.
Gailion, Louviers, et du Roule les costes,
Aiant senti ce Soleil revenu,
Ja déja presentent aus hotes
Le raisin tout mur devenu.
Bref ton retour, Sacré-Cramoisi prince,
Depuis Pontoize à nos plus salés bors
Ramene en toute ta province
L'heur, qui comme toi en fut hors.
O trop heureus, trop et par trop encore
Heureus Gaillon, seul quasi possesseur
Du prelat que ce nort adore
Pour son plus noble deffenseur.
N'aurons-nous point nous autres ceste grace
Qu'un jour un jour te puissions voir aussi,
Sur nos bors que la mer embrasse
Venir relacher ton souci?
Tu y verras quell' eau borne ta terre,
Et de ton port le calme et ample sein
Tenant mille vaisseaus de guerre,
Qui s'arment à plus d'un dessein.
Les uns d'amont le blont Flamen menasent,
D'autres d'aval au noir Espagnol vont,
Aucuns à nos marchans qui passent
Scorte sure et fidelle sont.

Tu y verras aussi ces Hourques fieres,
Pour qui sembloient nos havres trop petis,
Et en cent honteuses banieres
Leurs Aigles vaincus et captifs.
Leurs gros canons, à ta venue heureuse
De nos rampars jusqu'au ciel tonneront,
Mais d'autres vois plus amoureuse,
Mes Muses ton nom sonneront.





ELEGIE XII.

Puis qu'il t'a plu, ma douce ame Sibille,
Puisqu'il t'a plu, mes vers te nommeront;
Mes vers plus de cent fois cent mille
Sous ton nom se renommeront.
Si jusqu'ici mes Muses en enfance
Ont soupiré François, Grec ou Latin,
Le lecteur n'a eu connoissance,
Sinon d'une feinte Catin.
Ainsi Lesbie à son docte Catulle
Maint vers onzein faustement remplissoit,
Ainsi Némése au dous Tibulle
Maint fluant couple fournissoit.
Or cetui-là de vray-nommer rougisse,
Qui son amour peu néte sentira :
Car la nostre, pure et sans vice,
Moins désormais y mentira.

L'amant Tuscan, que fit sa flamme sainte
Tant soupirer à l'entour d'Avignon,
N'usa point de lointaine feinte
A déguiser un divin nom.
Divin vraiment fut le nom de la sienne,
Et d'Apollon et des Muses aimé :
Mais dis fois le nom de la mienne
A esté divin estimé.
Pardonnés-moi Cumaue et Erithrée,
Vous autres huit aussi pardonnez moi.
L'onziéme à Dieppe s'est montrée
Qu'à toutes preferer je doi.





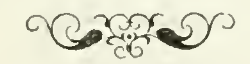
ELEGIE XIII.

DE FONTAINEBLEAU.

Par les sablons, par les roches desertes,
Dont les os durs ces chateaus ont murés,
Par les hautes étables vertes
Des cerfs, du vilain asseurés,
Maigre, ennuié, lassé me repromene,
Chargé du soin qu'à nos Dieppoys je doi,
Mais, surtout, me poise la péne
D'estre Sibille, loin de toi.
Ni les jardins, ni la fontaine vive,
Nommant ce lieu du nom de sa bell' eau,
Ni l'Estan, ni sa fraiche rive,
Ni des pavillons le plus beau,
Ni les couleurs des longues galeries,
Qui, la vois prés, monstrent un monde vif,

Ni les riches tapisseries,
Ni bronze, ni marbre naïf,
A eus mon œil tellement ne ravissent
Qu'à toi toujours ne soupire mon cueur :
Ains à chaque pas rafraichissent
Les memores de ma langueur.
Soir et matin, que ces bois je trépasse,
O Ninfes, di-je, et Satires pelus,
Qui ci dans mainte fosse basse
Couplés vos amours dissolus
Peussé-je au moins, main en main, sous cete ombre,
Quelques cent pas avec madame aller,
Peussions-nous, bouche à bouche, un nombre,
D'honnestes parolles méller.
Voiant bondir ces sources eternelles
Du roc moussu, qui pas ne semble feint,
Ah, di-je lors, combien de telles
Ce mien feu n'auroient pas esteint.
Voiant partout la devise roiale,
Ceste Salmandre au feu se nourrissant,
Je pense à la flamme loiale
Seule, ta merci me paissant.
En bronze ai veu l'Egiptienne dame
Antique piece, et parlai en ce poinct,
Ce Serpent, Reine, au bras t'entame,

Et Cupidon au cueur me poinct,
Bref, visitant tailles, bosses, peintures,
Quelconque part m'en aille regardant,
Amour vient en mille figures
Nouvelles fléches me dardant.
Mais plus que tout, ces Sibilles m'affollent,
Peintes partout pour leur divin renom,
Desirant que mes vers t'enrollent
L'onziéme de ce sacré nom.





ELEGIE XIV.

A UN SIEN COUSIN.

Demi cueur mien, douce part de mon ame,
Trécher cousin, que demanderoit mieus
Une nourrisse bonne femme
Pour son dous enfançon aus dieus?
A te regir, ceste prudence mure,
A t'exprimer, tu as ce parler dous.
Tes biens croissent, ta santé dure,
Et te suit la faveur de tous :
Car cil tu n'es qui son or miserable
De mois en mois s'en va prostituant,
Pour avoir d'usure execrable
L'enfantement continuant.
Ni cil aussi que la mer dépitée
Géne de peur et tient de sommeiller,

Doutant de sa nef agitée
Qui l'or d'Espaigne va piller.
Les Muses seurs, des ton enfance tendre,
Dans leurs secrets te tiennent enchanté,
Et sur toi plus ne peut descendre
Souci que de leur sainteté.
Ore t'endort de la Pouille le Cigne,
Ore t'émeut le Mantuan clairon :
Tantot Seneque t'endoctrine,
Tantot t'emmielle Ciceron.
Tu scais les tons qui de ton petit monde,
Sous quatre humeurs temperent les acors,
Tu entens et ce qui abonde
Et ce qui manque au foible cors.
Les lois aussi, non pas ces glozes dures
Ni ce vil plait que la perche revent,
Mais les lois tres-saintes et pures,
Ton esprit exercent souvent.
Tandis reluit ta maison clere et nette,
Ta table est mise où n'a ni trop ni peu,
Tu n'es à blanche ni brunette
Ataché d'insoluble neu.
Or quel palais, quell' ardente écarlate,
Quel banc d'azur, peint des roiales fleurs,
Quell' humble suite, qui les flate

Par presens, prieres et pleurs?
Quel vain honneur, suivi toujours d'envie,
Charmer pourroit jusque là ta raison,
A laisser ce miel de ta vie
Pour tel fart, qui n'est que poison?
De meigre ennui, d'avarice affamée,
D'œil envieux, ni d'amour insensé,
Ni d'ambition enflammée,
Le palais n'est point dispensé.
Cuisans soucis et angoisseuses creintes
Y entrent bien; mille ennemis secréts,
Mille amitiés fauses et feintes
En montent bien les haus degrés.
Vivons, ami, vivons ce que nous sommes,
Vivons, mortels, vivons ce peu de jour:
Tantot vient éteindre les hommes
Une nuit d'eternel sejour.





ELEGIE XV.

Leger aneau, qui de madamoiselle
Vas, s'il lui plait, le petit doit lier,
Aneau qu'on doit, du seul bon zele
De qui te donne, aprecier.
Va t'en heureus ceste chair blanche ceindre,
Que de mes bras, bien fier, toute ceindroi',
Va t'en à ceste beauté joindre
A qui trop mieus je me joindroi',
Mais ne sai quoi, seul trouble de ma vie,
Certain honneur qu'ell' s'ostine garder,
Et le malin plait de l'envie,
Ne lui soufrent rien hazarder.
Or, sur ton rond, par le dehors tu portes
Cest œil d'azur, apres les siens taillé,
Mais di lui qu'autres mains plus fortes
Le vif semblant m'en ont baillé.

Car ses deus yeus, et mille ésclers d'œillades,
Dessus mon cueur, que bien dur il trouva,
Amour, à mille poinçonnades,
Lui-méme par neuf ans grava.
Et au dedans de ton cercle ai fait mettre
Un cueur secret, que ne connoisse aucun :
Cache aussi ceste bréve lettre :
L'ŒIL A TOVS SOIT, LE CUEUR A UN.
L'œil à tous soit, il faut qu'un soleil luise,
Et ne se peut telle clarté cacher.
Mais le cueur que trop plus je prise,
Au mien seul vueille s'atacher.
L'aneau de fer au doit de Prométhée,
Ramentevoit les durs et pesans fers
Que pour peu de flamme empruntée
Il avoit sur le mont soufers.
Mais cétui d'or, en ton doit, soit un signe
Des liens d'or, liens dous et eureus,
Qu'épris de ta flamme divine,
Porte ce mien cueur amoureus.
Or t'en va donc lui porter ma pensée,
Baguette d'or, mais d'or a peu conté,
Si avec lui n'est balancée
La bonne et riche volonté.
Que fusses-tu de ce Tiran de Sardes

L'aneau charmé qui son maistre cela,
Car, maugré les langues bavardes,
J'iroy' moy-méme jusques là.
J'iroy' moy-méme et parleroi' moy-méme :
Fi de papier, fi de rimes aussi :
Voir lui feroi' ma face bléme,
Et, au long, ouir mon souci.
Et qui gardroit ceste destre invisible,
(Non le Réaume ains la Reine affectant)
D'envoier au monde paisible
Les testes qui me nuisent tant?
Mais je m'oubly : quels chateaus en Espaigne,
Quels songes vains, quels souhets fai-je ici?
Va, aneau, et porter lui deigne,
Avecques toi, ma foi aussi.





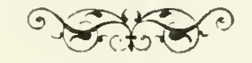
ELEGIE XVI.

Autre que moi, pour les gras benefices,
Suive la mule aus prelats cramoisis :
Autre que moy coure aus offices,
A force de soleils choisis.
Ce n'est pas moy qui pour faus honneur vende
Ma toute d'or, ma chere liberté,
Ou pour une oisive prébende,
Entre les ames soye arté.
En pais je tien de juste patrimoine,
Non loin borné, un peu de fons normant,
Qui sans rien faire, comme un moine,
Me nourrit, si je veus, dormant.
Là, pour tout soin, il plante à droites lignes,
Maint grand jardin de freres arbrisseaus,
Esperant, car ce sont nos vignes,
Vandanger leurs jaunes monceaus.

Et, nivelant, si bien il les compasse,
Que de tout sens les ordres infinis
Toujours d'une pareille espace
Entr'eus se trouvent difinis.
Pour leur abry contre ce froit Borée,
Les chesnes forts, et les ormes épés,
De maint reng à chacune orée,
Les ceignent comme enveloppés.
Le long louchet ou la courte faucille
Entre mes mains ne me fait honte lors,
Ni ce lou velu qui m'abille,
Ni les souliers sales et ors.
De la charue aucune fois, peut-estre,
Les mancherons moy-méme guiderai,
Et du foüet sonné en maistre,
Les jumens lasses hasterai.
L'eur de ma main fera voir dans nos granches
Les purs fromens jusqu'aux tuiles tassés,
Et, du dous revenu des branches,
Nos celiers jusqu'à l'arc pressés.
Car devot suis, et la dîme, sans faute,
De tous mes fruits nostre curé reçoit;
Et n'est feste basse ni haute,
Dont le jour chommé ne me soit.
Le bon patron de ce povre village,

Qui n'est qu'un saint des plus grosses façons
Un rude bois et lourd image,
Toutefois nous nous y passons,
Voit chacun an, avec maint feu de cire,
Tout son autel de mes bons fruits couvert,
Et du prime épi je lui tire
Un chapeau mi-jaune mi-vert.
Son guet aussi (croiés peuple) me garde,
Et mon bétail si surement maintient,
Que nul larron ne s'i hazarde,
Et le lou méme s'en abstient.
Lous et larrons (propice ainsi la Lune
Toujours vous soit) n'aiés point apétit
De vous acquerir proie aucune
Sur ce mien troppelet petit.
Maint riche parc sera plus convenable
A vos aguets : là ne vous feignés point,
Grand nombre est volontiers prenable,
Et veint aus larcins mieus à point.
Pour le marché mes bestes je n'engrésse,
Je ne ba point pour la hale mes blés,
Ni n'aten des chertés la presse,
Epargnant mes greniers comblés.
Je vi, sans plus : et, eust sa corne pleine
Toute versée Abondance chés moi,

Par les derniers fruits, à grand peine,
Conduit jusqu'aus nouveaus me voi.
Les dieus aussi plus outre je n'invoque :
Car, assuré de mon annuel pain,
Des grans richesses je me moque,
Je me moque aussi de la fain.
Et me sufit, au loin de toute envie,
Sans plus de biens, sans plus d'honneurs aussi,
Dans ceste mediocre vie,
Borner le vol de tout souci.





ELEGIE XVII.

Pere Apollon, (car en ta sainte garde
Et tiennes sont les Sibilles aussi)
O Pæan, ceste-ci regarde
Regarde, ô Pæan, ceste-ci.
Ne souffre pas ceste onzieme Sibille ,
Pour qui louer m'as donné tant de vers ,
Estre vandangée inutile ,
Des le printemps de ses ans vers.
Où est déja ceste clarté jumelle
Qui ton rayon dans ses yeus égaloit?
Où est l'ardeur douce cruelle ,
Qui si vive en étinceloit ?
Qui a sa joue , hélas , decolorée?
Qui de son teint a ce beau pourpre éselus
Y estant partout demeurée
Une blanche neige sans plus ?

Or ésanqué ce rond bort de sa bouche,
Corail non plus, mais cire diroit-on :
Et tout son chef pend et se couche
Comm' un demi trenché bouton.
Car la voila, lasse, gelée et pale,
Sans cueur, sans force, une marbrine mort :
Puis, apres ce bref intervalle
Toute rebrulera plus fort.
Comm' un brandon qui devore sa méche,
Et jusqu'au bout de l'user n'a repos,
Ainsi ce feu fievreus la seiche,
Boit son sang et vide ses os.
Plus propre, helas, une fievre amoureuse
Ceste jeunesse en soupirs bruleroit,
Et puis, doucement langoureuse,
D'autre accès la regéleroit.
Paciemment et sans regret malades
Soient tous ceus-là qui, chargés des vieus ans,
Mi-morts, tremblants, pales et fades,
Ne sont plus qu'au monde nuisans.
Mais ceste fleur, à peine écloze encore,
Ce digne ni des petits ailés Dieus,
Languir deja ne doit pas ore
Sur la saison de tout son mieus.
Comme au coucher de tes lumieres lasses,

Tout se noircit d'une fraieuse nuit,
Et chacun les horribles faces
Des Larves vagabondes fuit :
Ainsi, clair Dieu, ceste étoile luisante
Qui tous mes sens par ce monde guidoit,
Aujourd'hui basse et languissante,
Troubler bien fort, bien fort me doit.
Tout me fait peur, et crein mon ombre méme,
Car, à tout pas, un mort ce m'est avis,
Au moins ne sai quel ombre bléme,
Se presente à mois vis à vis.
Mais, ô Phébus, si pour un de tes cignes
Tu m'as élu, si m'élever en l'air,
Si entre tes vierges divines
Tu veux sur Pinde m'appeller,
Press', ô Pæan, ceste herbe vertueuse
Dont sceut ton fils si bien celui guerir,
Qui sa noverque incestueuse
Dédaigna d'amour secourir.
Et, épreignant quelque jus salutaire,
Dieu guerisseur, vien toucher ceste-ci,
Pour à la quelle seule plaire
Me plait des vers le dous souci.
Car, comm' en vain un clavier jaune foulent,
Leger-trotans, les organistes dois,

Si les vens derriere ne coulent,
Pour animer les douces vois :
En vain aussi toute la vierge troppe
Son miel sur moi et son sucre perdroit,
En vain de la jumelle croppe,
La source toute s'épandroit,
Si je ne sens ces raisons de madame,
Dis mille espris sur ma teste tirer,
Qui seuls prennent la vie et l'ame
A mes Eléges inspirer.
Fievreux Démon soit qu'une main sorciére,
Par charme exprés, et orrible oraison,
Pour de madame estre meurtriére,
Te commande ici ta maison,
Soit que toi-méme, enclin à toute injure,
Faisant ce mal, ton naturel tu suis,
Par les Muses je te conjure,
Et par ce Parnasse où je suis,
Par Apollon, qui tous vous extermine,
Par les Amours, par les Graces trois seurs,
Par l'alme Déesse Ericine,
Par les Beautés et les Douceurs,
Vide d'ici : Tisifonne cruelle,
Que grondes-tu? o monstre stigien!
Prison te plairoit eternelle,

D'un si beau, si heureus lien.
Va, vide, fui : va, fievre délogée,
Faire bien loin quelque vieille trembler,
Et jamais plus ne sois logée
Où l'amour tu puisses troubler :
Veus-tu logis? entre, je te commande,
Dans ces jalous, et les mene à la mort :
De là, bien seront ta viande,
Tant de langues qui me font tort.
Pour ceste cure, ô seul lustre du monde
Piéça deja je te medite un chant,
De la Ciclade vagabonde
Qui receut Latone acouchant.
Je dirai, comme onque puis non bougée,
Se ferma là, comme encore tenant,
Tu rendis ta mere vangée
Du monstre la persecutant.
Et n'oublirai la toujours verte fueille
Dont tes cheveus aiment le rond lien,
Ni, ce sanglant pris, la dépeulle
Du temeraire Phrigien.





ELEGIE XVIII.

J'en sai bien une, une esperte flanniere,
Et n'aille aucun en rechercher plus loin,
Je sai d'amours une courtiere ,
Une maquerelle au besoin.
Toutes les nuits, vaudoise abominée,
(Tel est le bruit) gresse son cors ridé,
Et passe par la cheminée ,
Sur le dos d'un balai bridé.
Plusieurs ont creu qu'a ses charmes arrive
Humble et tremblant le noir peuple d'Enfer,
Et que d'humain sang elle écrive
Ne sai quels mots à Lucifer.
Sans nulle peur, és croizés cemetieres
Passe ses nuits entre les pales corps ,
Qui, par ses oraisons sorcieres ,
A elle reparlent tout morts.

Ell' sait que vaut, en sa toille nouvelle,
Dans une nois l'araigne ensevelir,
Et que vaut seiche la cervelle
Que d'une chate on peut cueillir.
Or, tout ainsi que sa chaude jeunesse,
Sans nulle honte en luxure brula,
Aujourd'hui, non mieus, en vieillesse,
Autre feu d'avarice elle a.
Un promt babil, une ruze assurée,
Front impudent, ongles lons et sutils,
Foi à tout propos parjurée,
Sont les meilleurs de ses outils.
Pour son métier, toutes bendes fréquente,
Mais, tant que peut, s'acoste jour et nuit
De ceste jeunesse opulente
Qui bien cher peu de plaisir suit.
Là elle regne, elle fait les parties :
Quelque simplette ell' préche ce pendant,
D'aucunes, par plait converties
Les bons mariages vendant.
Car ell' n'est pas de ces vieilles publiques,
Qui, povrement un écu pratiquant,
De quelques claustrales reliques
Sur le soir se vont trafiquant,
Brave de soie, et le velours en teste,

Les bons endroits, impudente, ne fuit,
Ains s'égale à la plus honeste,
Et de sa noblesse fait bruit.
Mais ce pendant, pour sa proie, elle guette
Si quelque riche est à pourvoir encor,
Ou, si quelque vefve est jeunette,
Car pescher y veut chaine d'or.
Aiant ouï par les bruits de la ville,
Qui peu à peu doublant courent toujours,
Que le mari d'une Sibille
Bien riche avoit fini ses jours :
A elle vint, et me sembla sa langue
Pour beaucoup nuire estre diserte assés,
Car j'ouï toute la harengue,
Entre deux huis sur moy poussés.
Apres un mil de ces vulgaires plaintes
Que volontiers tel exorde contient,
Et un fleuve de larmes feintes,
Qu'à sa poste el' lache et retient :
Mais quel profit, dit-el', quelle ressource
De tous nos pleurs? que vaut ce dur remors?
Dieu de tant de vain pleur se cource,
Et ne servent larmes aus mors.
Tel long ennui, Sibillette mamie,
Ne fait qu'esteindre, en ceste jeune fleur,

Vostre beauté déja blémie
Qui s'ecouleroit toute en pleur.
Dieu, s'il lui plait, puisque d'un il vous prive,
Qui fut, vrai est, un peu foible et agé
Pour vous (car vostre feu arrive,
Et le sien étoit délogé),
Vous pourvoira, par sa grace benigne,
D'autre moitié à vous egale mieus,
Car, vraiment, vous en estes digne,
Et avés bon bruit en tous lieus.
Renon avés de ménagere bonne,
Et, Dieu merci, vos biens sont de bon pris,
Et déja plus d'une personne
De vôtre beauté s'est épris.
J'en sai bien un, mais quoi? je suis bien neuve,
Il n'est pas tems. Toutefois, pourquoi non?
A toute heure qu'un bien se treuve
Il le faut prendre, ce dit-on.
Occasion, la déesse volage,
Telle se peint, si j'ai bien retenu,
Tout son poil pend sur le visage,
Le derriere est chauve et tout nu.
Arrivant donc, doit au poil estre prise,
Car elle s'offre, et s'offrant toujours fuit,
Puis, n'aiant plus au dos de prise,

Se moque du sot qui la suit.
Cil que je di, qui vôtre se souhéte,
S'il faut aus biens et honneurs s'arrester,
N'estoit que premier vous apéte,
Premiere deussiés l'appeter.
Et n'est pas lourd, comme il semble, peut-estre,
Dur, ni grossier : mais telle office veut
Qu'on se face grave apparoistre,
Et le plus sévére qu'on peut.
Un autre en sai qui ja presque en rafolle,
D'age moien, et riche et sain et fort,
Quoiqu'un malin bruit de verolle
Ait menti sur lui à grand tort.
J'en sai encor : les voulés vous d'espée,
Ou financiers? à Rouen ou Paris ?
Elisés, pour n'estre trompée,
Je vous baille au chois cent maris,
Mais, à vrai dire, et, en loyauté pure,
Pour le conseil qu'aus jeunes puis devoir,
(Car le tems qui piéça me dure,
Beaucoup de choses m'a fait voir)
Il n'est que trop de ces muguéts qui balent,
De ces jolis qui sur eus portent tout :
Mais ceus qui pour épouzer valent
Se choisissent par autre bout.

Epouzés moy quelque asseuré riche homme,
D'un haut estat si pouvés honnoré,
Tel que celui que je ne nomme,
Mais premier vous l'ai figuré.
Apres sa mort vos douaires augmentent,
Et, lui vivant, faute vous n'avés point
D'autre mille gentils, qui tentent
Vous donner leur service à point.
Qu'aves vous peur? le saint cornu Moyse
A mort jadis tel esbat condamnoit:
Aujourd'hui, par nos gens d'Eglise,
Autre doctrine se connoit:
En ce tems-ci, pour pudique j'avoüe
Celle, sans plus, que nul onq' ne requit;
Gentille n'est qui ne se joüe,
Et toute belle en doit l'aquit.
Le tems volage à pas larron se glisse,
Et sans mot dire, helas! trompe nostre œil,
Et comme un coursier en la lisse,
Nos ans décochent au cercueil.
Tandis qu'avés la claire matinée,
De vos beautés n'en espargnés l'ébat,
L'exercée est plus tart minée,
Quoiqu'un soir toutes les abat.
Un bon habit demande qu'on le porte,

Et tout metal au servir s'eclarcit,
Et maison qui n'ouvre sa porte,
Deserte, tantot se moizit.
Beauté aussi moins sert et plus s'empire;
Plus on l'esbat, plus claire se fait voir,
Et croiez que pour y suffire
Il en faut plus d'un seul avoir.
Pensés, ma fille, à ce plus riche donques,
Qui vos estas vous acroistra toujours,
Et chés qui faute n'aurés onques
De mille commodes amours.
Je ne creu pas une langue puante
Qui contoit hier, et je soutin que non,
Que ja de vôtre foi se vante
Ne sai quel jeune homme sans nom :
Pour toute chose, un poete assés abile,
Enfant de Dieppe aus rives de la mer,
Si fol d'une étude inutile
Qu'autre chose ne veut aimer.
Quand ce seroit Clement Maraut lui-méme,
(Ai-je failli? Marot dire voulois),
On ne sai quel Ronsard de méme
Qui se dit Pindare Gaulois,
D'eus ni de lui qu'auriés-vous autre chose
Qu'une Balade, un Rondeau? voila tout :

Mais mieus vaut un écu en prose
Que mille rimes sans un sout.
Tels, ni amis, ni maris ne faut faire,
Car publier tantot leur dame font,
Et de leur femme le douaire
Se prent sur Parnasse le mont.
Devant Dieu soit de l'honneste homme l'ame
Votre mari, ce renom il avoit,
Que de procés, comme sa game,
Toute la pratique il savoit.
Et outre encor ses biens, dont prou vous laisse
(Qui bien eu vous est en méchef bon-eur)
Il étoit extrait de noblesse,
Dont aussi vous reste l'honneur :
Combien facheus, et combien (ce nous semble)
Fort à porter, et dur à voir seroit
A nous tous vos amis ensemble,
Qu'ainsi tant d'eur vous periroit ?
Aprés Rouen, ô sejour bien étrange
Dans telles eaus, en cet air marinier :
O de maris different change !
Aprés un Evesque un Mounier.
Ainsi filoit la langue serpentine
Son dous venin, quand il fu découvert,
Au survenir d'une voisine,

Par l'un de mes huis mi-ouvert.
Mes mains à peine, à peine se garderent
Qu'aus rares creins, aus plourars chassieus,
Au ridé masque ne darderent
Leurs ongles alors furieus.
Dieu, pour loyer te doint, vieille dannée,
Sans feu, sans vin, le reste de tes jours,
Rien qu'yver par toute l'année,
Et gosier alteré toujours.





ELEGIE XIX.

Mille envieux, douce-chere Sibille,
Graces à Dieu n'ont sceu que mordre en moi,
Si non cete étude tranquile
Que je sui pour l'amour de toi.
Ce dous loisir à grand vice m'imputent,
Trop, ce leur semble, aux homnus mal séant :
Et ce train des Muses reputent
Euvre d'un esprit faineant ;
Veulent ils point qu'en la perche criarde
Mon plait je vende? ou que moy méme assis,
Oyant un avocat qui farde,
Je dure cinq heures ou sis?
Veulent-ils point qu'à mes costés je métte
D'art Milanoise espée et dague aussi,
Et sur ma teste une plumette,
Pour estre bien plus noble ainsi.

J'aurois du Roi les gages d'un gendarme,
Au reng vaillant de ces hardis jureurs
Qui ne donnerent onq alarme
Qu'aus poules de bons laboureurs.
Ou bien plairoi-je en miste courte robe
Tresorillon, un de ces courtisans
Qui, de ce que leur chifre robe,
Peu ne rendent gorge en dis ans?
O povres gens, ce que leurs cueurs desirent
N'est que caduc, passager et journel:
Et mes desirs hautains aspirent
Au point de renom eternel.
Toute leur peine une glore povréte,
Un faus honneur, ne cesse pourchassant,
Et d'écus, outre leur soufréte,
Sommes oisives amassant.
Mais non, plus tard, par les cloches funebres
Leur dernier bruit sonné leur sera tout,
Et leur nom, sous mémes tenebres,
Avec leurs torches aura bout.
Ce mien loisir, ce tant d'heures oisives,
Tous leurs travaus, tandis surmontera:
Car, par euvres à jamais vives,
Nos noms à la mort ostera.
Tant qu'aura France une chrestienne teste,

Tant y vivront les Psalmes de Cahors,
Et Noel n'y sera plus feste
Quand Denisot en sera hors.
Plutot saint Marc perdre lairra sa ville,
Qu'elle son Bembe : et lors se rejoindra
Ce bout d'Italie à Sicille,
Quand Sannazar s'i esteindra.
Quand jeunes ans fuiront amours et armes,
Lors Arioste [on] chantera bien peu,
Et quand amans vivront sans larmes,
Petrarque sera mis au feu.
Tant que soit Grece et d'Ilion la place,
Tant en ce monde Homere demourra,
Quand troupeaus paitront sur la glace,
L'Arétuzain berger mourra.
Quand nous verrons d'Amour la trousse vide,
Et de sa mere esteint l'ardant flambeau,
Les couples onze-piés d'Ovide
Ne sembleront plus rien de beau.
Les marbres donc et d'acier dures lames
Trouvent leur fin : le tems les ronge et mord :
Mais nos livres ont quelques ames
Qui les exentent de la Mort.
Ce peuple vil les choses viles suive,
Seul ses honneurs, seul tienne bien son or :

Pourveu qu'à jamais reste vive
De moi tant bonne part encor.
Il me sufit que mainte vierge mure
Me chante un jour à son ravi brument,
Et maint garçon, par aventure,
Vienne ici lire son tourment.
Sur les vivans, sans plus, broute l'envie,
Et les defuns plus ne deigne assaillir.
Apres donq cete courte vie,
Nostre honneur ne nous peut faillir.





ELEGIE XX.

Puisque l'Envie encore donq s'afile,
Pour de nos cueurs le ferme neu trencher,
Blamant cete petite ville,
Que pour moy tu veus raprocher,
Je suis ingrat, mon cueur, ma Sibillette,
Si, de ma plume, au moins je ne soutien
La patrie et douce villette
Mere de mon sang et du tien.
Ce salé bort de nostre onde écumeuse,
Cest air marin, dont ils parlent si mal,
Vaut mieux que leur rive fumeuse,
Leur toujours tied' humide val.
Onq, que je croi, l'aube teinte de roses,
Ne les seut voir : et, avant le mi-jour,
A peine l'œil de toutes choses
Rayonne en leur austral sejour.

A qui plaira le vent des pompes vaines,
Le bruit des plaids, l'écarlate des cours,
Soit seur que ses raisons mondaines
Dedans un Rouen auront cours;
La donq se tienne et, s'il peut, y vieillisse,
Mol, langoureus et de goutes noué :
Et les Medecins enrichisse,
Auquels tout Rouen est voué.
Nôtre Dieppétte, au moins plus saine et vive,
Voit, d'un costé, quelle l'Aurore sort,
Et de l'autre purge sa rive
Par l'aleine seiche du Nort.
Car du Su moite un haut mont nous delivre,
Et en Island s'enfuit par dessus nous,
Si bien que voions s'entre-suivre
L'Yver sec, l'Esté frais et dous,
Aussy, pour vrai, un air tiede et mollace,
N'eut rien valu pour engendrer des cueurs
Qui fussent, sur l'onde fallace,
De tout autre peuple vainqueurs,
Ni tant d'espris que Pallas y avoue,
Deus Mifans mors, et deurs mors Parmentiers,
Et deus, que vivans moins je loue,
Terrien et ce Mifant tiers.
Le bon Crignon, avec si peu de lettre

Si savant homme, a bien naguére appris,
Et méme en son fils fait connoistre
Combien cest air vaut aus espris.
Quoy? la commune et multitude vile,
Y semble née a descrire les cieus,
Peindre terres, mers et toute ile,
Partir vens et mesurer lieus.
Quand aus plaisirs, nos grans peres honnestes,
De main en main mille esbas ont laissés,
Mille banquéts, dances et festes,
Et de jeus et masques assés.
L'élevé bort de nostre immense plaine
Cler, sec et droit, nous est un pourmenoir
Plus beau que des vapeurs de Seine
Leur pont avant la nuit tout noir.
Quand le Soleil à son coucher se baigne,
O dous regard, voir autour de ce Dieu
Tant de cristaline campaigne
Et le bout du ciel tout en feu.
N'esse plaisir tant de vaisseaus de guerre
Voir phalerés sur leur plaine voler?
Et, d'un salut, tant de tonnerre
De leurs flans soufle-feus rouler?
De chesne dur, salubre maisonage,
Voisins du ciel, nos logis sont dressés,

Entaillés de divers ouvrage,
Peins, batus d'or et lambrissés.
Et quelle ville une plus belle rue
Plus large et longue avoir peut nullement,
Ni d'un gentil peuple plus drue,
Ni plus nette de pavement?
Par les carfours, fontaines eternelles,
(Que nos ayeuls encor n'avoient sceu voir)
Bondissantes claires et belles,
Ne cessent fin argent pleuvoir.
Si tout cela, si mieus n'i est encore,
Ton sang au moins, tes deus freres y sont;
J'y suis, quoique mes espris ores
Dans tes yeus leur demeure font.
Tes bons ayeuls, si c'est plus quelque chose,
Sous ample cuivre ont leurs cendres ici:
Ton pere avec eus y repose,
Et ta mere et ta seur aussi.
Revien hanter leurs tombes honnorables,
Et aupres d'eus (mais bien tart plaise à Dieu)
Rendre aus destins inexorables
Les beautés prises en ce lieu.





ELEGIE XXI.

POUR SEMONDRE LES POËTES AU PUI DE L'ASSOMPTION
A DIEPPE, L'AN 1556,

Lequel, n'estant ordinairement que de quatre pris,
fut augmenté de deus.

Qui de fin or, qui d'Indiennes pierres,
Vos frons vainqueurs voudrés environner,
Non pas de ces povres lierres
Que le vieil tems souloit donner :
Cines sacrés, soit que vos plumes blanches,
Sur l'enflé Loire ou sur le sucré Loir,
Errant, portent vos gorges franches,
Qui nôtre siecle font valoir ;
Soit que de Seine à l'une et l'autre rive,
Paris ravi admire vos douceurs,

Soit que par vostre vois naïve
A Rouen parlent les neuf Seurs :
Tous levés vous sur vos ailes hautaines,
Et deignés tant par le vide ramer,
Que veniés fondre dans nos plaines
A ce calme sein de la mer.
Droit à son front la mutine Angleterre
Tremblant, nous voit le long du salé bort,
Que nos ayeuls vindrent conquerre,
Ces blons soudars du gelé Nort.
L'Espaigne sobre et la Flandre ivroignesse,
Qui çà et là nos eaus vouloient tenir,
Ont senti de quelle jeunesse
Un port de Dieppe peut fournir.
Mais maintenant, puisque treve paisible
Jusqu'à cinq ans a restuyé nos dars,
Puisque chanter nous est loisible,
Cependant que dormira Mars,
Nos destres mains, en lieu de lance fiere,
La plume douce à l'envi meneront,
Et, en lieu de trompe guerriere,
Les Muses devant sonneront.
Phebus toujours son arc doré n'entéze;
Toujours ne fait Mars sa pique branler,
L'un quelquefois sa Venus baise,

L'autre sa lire fait parler.
Assés Neptune et son écaillé gerre
Sous nos canons dans leurs fons ont tremblé,
Assés nos mers teintes de guerre
La rouge d'Egipte ont semblé.
Douze deus fois ces grans hourques dépites,
N'i a qu'un an, en maint captif escu,
Contre peu de nos naus petites,
Perdirent leur Aigle vaincu.
Mainte forest dans l'eau méme en fut arse,
Maint Espagnol et maint Flamen rotis,
Et mainte ame en son sang eparse
Sur l'azuré champ de Tetis.
Or, à son tour, Apollon nous récrée :
Tout lui voïons ce bien-eureus loisir :
Toute ceste tréve est sacrée
A son dous-honneste plaisir.
Et toutefois, ni les travaus d'Alcide,
Ni d'Amphion les haus murs enchantés,
Ni l'ainé, ni le jeune Atride,
Ici ne seront point chantés.
La vieille Gréce en fables abuzée,
Et sans raison tels monstres se forgeant,
Son Hipocréne a toute usée
En bourdes qu'elle alloit songeant.

Mais nous, ô Dieu, nous ta gent reconnue,
Nous par ta grace asseurés d'une foi,
Fondés en ta vérité nue,
Chanter ne devons rien que toi.
Aussi, Seigneur, toute la France est pleine
De ton seul nom et de tes saints aimez :
L'un à te psalmoder met peine,
L'autre tes martirs a nommés.
L'un mieus l'honneur de ton Israël corne
Que du fin Grec son aveugle n'écrit,
L'autre tout l'Ercule retorne
Aus sacrés gestes de ton Christ.
Et nous Dieppoys la feconde pucelle
Où s'encorsa ce Dieu homme ton fils
Elizons matiere eternelle,
De nos vers et seul but prefis.
Soit que trés-pur son natal se ramene,
Ou qu'en sa mort lui soient les cieus ouvers,
Neptune n'a sous lui d'aréne
Tant que lors elle a de nos vers.
Car elle méme, ô merveille bien rare,
Haute aparut sur nos murs assiegés,
Repoussant dans le camp barbare
Les boulés sur nous déchargés.
Et au seul bruit de sa feste sonnée

Par nos clochers, l'Anglois troublé d'effroi
(Ici digne foi soit donnée)
Fut défait par l'ainé du Roi.
Brave Talbot, la fortune meilleure
Ne te fut onc, t'aiant fait répasser
De ce siege en ton nom ile à l'eure
Pour nouveau secours amasser.
Ce fier Anglois une puissante armée
Vers le levant sur nos croupes logea,
Qui d'un large fossé fermée
Nous batoit par neuf mois déja.
Tout nôtre mur n'étoit plus qu'une bréche,
Et, de tous coins, en maisons et moûtiers
Tomboient le boulet et la fléche,
N'i restant que les cueurs entiers,
Quand, de tous maus, des Charles ce settiéme,
Qui des Anglois fit en France la fin
(Il était d'Aout le quatorziéme),
Nous delivra par son Daufin.
Sous le bon eur d'un si noble gendarme
Les assiegeurs, eus mémes assiegés,
Jusqu'en leur fort eurent l'alarme
Par nos bourgeois encouragés.
Sur le fossé maint pont de bois habile
Outre-jeté nous joignoit main à main :

Canons tonnoient, et ceus de l'ile
Ne se defendoient pas en vain.
Déja Moüy et déja Hercelaines
(Couple vaillant), bien que vengés assés,
Soufloient leurs dernieres aleines
(Grosse perte) aus fons des fossés;
Et Mars égal la victoire en balance
Tenoit encor, du midi ja bien prés,
Quand le devot ainé de France
Se tourna vers nos lieus sacrés,
Et, haut les mains contre sa lance jointes :
« Dame, dit-il, ô vierge Mere Dieu,
Qui dois demain tes festes saintes
Voir celebrer par tout ce lieu,
Ne soufre pas ce barbare insulaire
Venir ainsi ton riche autel piller,
Troubler ta feste anniversaire
Et ton cors méme dépouiller.
Tes serviteurs, qu'ici tous sommes, garde;
Je te promés, aiant veincu ici,
D'argent une image, regarde,
Aussi grande que me voici. »
A tant se tait : et voila tous ensemble
Nos hauts clochers leurs creus ærein sonner,
Et bonne réponse, ce semble,

A sa juste oraison donner.
L'Anglois (miracle) à l'heure, à l'heure méme,
Cede, recule, et non veincu se rend,
Tant, à ce son, un effroi bléme
La force et le sens lui surprend.
Leur fort est pris, on les tue, on les lie ;
Nous, delivrés, au ciel graces rendons,
Et Louys, qui son veu n'oublie,
Y adjouste cent riches dons.
Nos graves chants, nos balades legeres
Le dous rondeau à demi-ligne clos,
Sont encor les rimes premieres
Qui sonnerent ce divin los ;
Leurs pris aussi, chapeau, bagues, couronne
De Diamans, de Perles, de fin Or,
A qui mieus mieus, mieus et mieus sonne,
Richement s'exposent encor.
Mais, de plus neuf, aus Dircéennes odes,
Dignes honneurs, et aus Tuscans sonnéts,
Entre nos Muses Palinodes
Avons voulu estre ordonnés.
Qui mieus suivi aura le Thebein cine,
Qui mieus suivi le Florentin aussi,
L'une et l'autre avec pris condigne
Trouvera son honneur ici.

Hastés vous donq, trope aus Muses sacrée,
Gaigner nos pris et vous ouvrir le ciel
A pointe de plume sucrée,
Qui peu doive à l'Attique miel.





ELEGIE XXII.

SUR LA MORT DE JAN DE BOURBON, DUC D'ESTOUTEVILLE, CONTE D'ENGUIEN,

Qui fut tué le jour S. Lorans, 1557,
et git à Vallemont.

Le noble cors qui ci dessous s'empoudre,
François passans, ne mourut pas ici,
Ains dans ceste sanglante poudre
Où fut surpris Montmorenci.
La trop avant, aveques lance et masse,
De rouges crois son gite il se pava,
Tant un souvenir de sa race
Loin de nos bendes l'enleva.
Quand il fut las, les plus hardis d'Espaigne,
Tremblans encor, de loing lui crioient fort :
« Voi que le grand nombre te gaigne,

Ren-toi, Bourbon, ou tu es mort. »
— Au Roi, dit-il, et à ma France aimée
Je ren la vie, et mon esprit à Dieu ;
Quant à ceste charoigne armée,
Je la quite aus vers en ce lieu. »
Délors mourut ; mais encor creinte telle
Ce petit cors tout roide leur faisoit,
Que main nagueres si cruelle,
Le plus fier regarder n'osoit.
« Tel ennemi jamais ne nous avienne,
Dirent-ils tous ; et, tout mort qu'il soit or,
Rien devers nous ne s'en retienne,
Car les os feroient peur encor. »
Si l'ont rendu ; et sa France éplorée,
Qui de tel sang trop peu rester se vit,
Sur la sepulture honnorée
Ce sien regret lui écrivit :
« Si me navrer tu avois eu pensée,
Mars defectif, au moins pouvoit ton dart
M'avoir non au cueur offencée,
Et en moins precieuse part.
Tu me voiois quasi toute entreprise,
D'humeur étrange, et membres superflus :
Pourquoi, les laissant, m'as tu prise
Au bon sang dont n'ai tantôt plus?

Adieu le sang de ma veine meilleure,
Trop tôt tiré ! Adieu, fleur de mes fleurs,
Vengeance vous ferai quelque heure,
Mais tandis, helas ! rien que pleurs ! »





ELEGIE XXIII.

SUR LE MARIAGE DU ROI DAUFIN AVEC LA REINE D'ECOSSE, EN AVRIL 1558.

Voici ton mois, ô fille de l'écume,
Bell' Aphrodite, et le celeste Tor
Ja tout ce monde te r'alume,
Faisant flamber ses cornes d'or.
Le ciel te rit, et, à l'envi, la terre
Point ne te cesse herbes et fleurs tirer,
Et la mer, qui semble de verre,
Te prie en elle de mirer.
Ne tarde plus. Laisse, à bride avalée,
Ramer de ça tes cines attelez,
Là où Seine à Marne mélée
Entourne le roial palais.
Avecques toi pren ce chois de tes filles,

Trois cors tout nus s'entretenans toujours,
Les Graces, ces trois seurs gentilles,
Et l'un, sans plus, de tes Amours.
Au lieu de l'autre, ô Himen himenée,
Vien, chaste Dieu, ta mere accompaigner :
Nulle amour d'Honnesteté née
Ne doit ta torche dédaigner.
Et quel des dieus par nous, race mortelle,
Estre devroit plus que toi honnoré?
Et quel par un amant fidelle
Plus devotement adoré?
Pour ses enfans, en grand soin, mainte mere
Déja toussant t'adresse mille veus,
Et seul, femmes, sans vitupere,
Rendre les pucelles tu peus.
Par ton moien la vierge un peu ja mure,
Tres volontiers pere et mere laissant,
Dens les mains se livrer endure
D'un jeune homme la ravissant.
Par ton saint feu les heritiers succedent,
Eternisés en ce gerre mortel,
Et, quoique mortels ils decedent,
Tu gardes leur sang immortel.
Haste toi donq, et douce marjolaine
Front et cheveux te ceigne tout au tour,

Et luise en ta destre hautaine
Le saint flambeau de chaste amour.
Voi, si matin, de mille fleurs ornée
L'aube déja, Phebus tout d'or aussi,
Qui n'ouvrirent onques journée
Plus eureuse que ceste-ci.
Pieça déja tout le monde réveillent
Dous violons et perce-cieus cornéts,
Et ja les prétres appareillent
Leurs temples richement ornés.
Car aujourdui la couronne Ecossoise,
Qui de Marie estreint le chef roial,
Sera faite à jamais Françoise,
Si tu fermes ce neu loial.
François Daufin, et d'Ecosse la Reine,
Se vont sous toi et leurs peuples unir :
Fai-leur, ô Himen, une cheine,
Qui les puisse à jamais tenir.
Enlasse-les, estrein-les et conferme,
D'un neu de fer et Gordien cent fois,
D'un neu à toutes preuves ferme,
Rare chef-d'œuvre de tes dois.
Comme des cors, fai des deus ames une,
Des deus cueurs un, un desir, un souci,
Et, quoiqu'entre deus soit Neptune,

Conjoin les peuples tout ainsi.
Ja Lile-bourg dedans Paris se treuve,
Et son Lion entre nos fleurs lui plait,
Ja le sang d'Estuard nous preuve
La grand noblesse d'où il est.
Es-tu boiteus, Himen? que veus-tu dire?
La vierge Reine est ja pleine d'ennui,
Et de trop attendre soupire,
Craignant que tu n'i sois meshui.
Comme défait la rose Ciprienne
Des moindres fleurs, tout à l'entour, le teint,
Comme la claire Délienne
Les étoiles proches esteint,
Marie, assise entre mille pucelles,
Qui dans le cueur te font aussi maint veu,
Raionnant sa beauté sur elles,
Leur laisse de lustre bien peu.
Telle ta mere est quelquefois allée
Ou Adonis ou Anchise tenter,
Telle, en la Troienne vallée,
Au juge alla se presenter.
L'épous aussi, premier espoir de France,
De l'autre part bien matin éveillé,
Se plaint qu'en trop longue esperance,
Par ta paresse est travaillé.

Ne pouvoit donq, ô prince, te sufire
Ce Gaulois sceptre infaillible et certain?
A quantes couronnes aspire
Ce chef si roial et hautain?
Apres Ecosse et la Gallique terre,
Joindre y pourras (et ce t'est deu des cieux)
Le branlant sceptre d'Angleterre
Et de Naples les plaisans lieus.
Voire trop plus; mais tinsses-tu du monde
La plus grant part humble sous toi déja,
Prise plus ceste Ninfe blonde
Que ce qu'Alexandre rangea.
Pour ton amour, sa patrie et sa mere
Et, sans regret, ses hommes a laissés,
Et, sur une fraile Galere,
Les grans flots d'Océan passés.
Pour ton amour son langage d'Ecosse
Ell' oublia, et le tien elle aprit :
Et bref, par ceste heureuse noce,
T'ofre sceptre, cors, et esprit.
Heureus mari, voici bien pour toi ores,
Le plus beau jour qui jamais éclaira,
Mais la nuit, toute noire, encores
Trop plus belle te semblera.
Pour ce jourdui laisse au grand Roi ton pere

Les jeus de Mars, la lice et le tournoi,
Car la patronne de Cithere
Autres combats dresse pour toi.
Trop est ta gauche à bien volter connue,
Ta destre aussi à toute arme porter,
Mais garde qu'une vierge nue
Trop tot ne te puisse matter.
Quoi? ja déja me semble ouir les ailes
Des cines blans : voici la coche d'or.
Et qui est ce plein d'étincelles,
Ce voleur qui les passe encor?
Je le connoi, il a deus yeus en teste :
Bien sois venu, Amour honneste et saint;
Mais tres loin soit de nostre feste,
L'aveugle, vicieus et feint.
Fai fondre ici, Venus, tes cines vites,
Dans la cité de ton juge Paris :
Descen avecques ton Charites
Sur ces celestes lis flouris.
O de Cithére et de Cypre l'idole,
Mere du monde, à ce coup puisses-tu
En ces deus perles qu'on acole
Montrer ta feconde vertu.
Vien, il est tems, nôtre vierge connoitre,
Vien l'inspirer : ton œil s'ébahira,

Et un peu de ton front, peut-estre
(Ne te déplaise), en rougira.
Mais cest honneur, pour ceste heure, Déesse,
Pardonne-lui, car pas ne peut flourir
Toujours ceste sienne jeunesse,
Ni jamais la tienne perir.
Fai, devant toi, ce tien fils Himenée
Marcher armé de son pudique feu,
Thalie, Aglæe, Euphrosinée
Joignent l'indissoluble neu.
Que fais-tu plus sur notre demi monde,
Tardif soleil? descendras-tu jamais?
Plonge toi vitement en l'onde,
Car la nuit vaut mieus desormais.
Passe leger, pique aval, pique, pique,
Découvre nous la peinture des cieus,
Tu fais tort à ta seur unique,
Car son croissant est de nos dieus.
De ta nuit donq tot nos yeus renvelope,
Blanche Diane, ainsi puisse douter
Ton grand Henri toute l'Europe,
Et bien haut partout te planter.
Ja ses couleurs toute chose a perdues,
Je suis oui, rien que le ciel ne luit :
Tenebres se sont épandues,

Et voici l'amoureuse nuit.
Cessez le bal, cessez le bal, mes dames,
C'est trop tenu d'attente languissant
En l'ardeur de ses chastes flammes
Ce jeune mari perissant.
L'heure s'enfuit, par vous soit emmenée
La Ninfe sage : hélas! elle rougit.
O douce vergoigne bien née,
Que de modestie en toi git!
Va hardiment, va, Reine bienheureuse,
C'est à ton Roi, ton mari, que tu vas :
De quoi, pucelle, ès-tu peureuse?
C'est le seul ami que tu as.
Ce seul ami mille parens surpasse,
Ce seul ami mille reaumes vaut,
Jamais sa foi ne verras lasse,
Ni son cueur d'autre flamme chaut.
Roi Ecossois, des François l'espérance,
La nuit échape, et je t'amuse ici :
Or t'en va prendre jouissance,
Or t'en va la donner aussi.
Or vous jouéz, or commencéz à vivre,
Paisséz vos yeus, beuvéz mille plaisirs,
Chacun de l'un l'autre s'en-yvre,
Et immortels soient vos desirs.

L'arbre acolé et le rampant Lierre
Plus fort que vous ne soient entr'embrasséz,
Ni la vigne haute de terre
Et l'orme mieus entrelassés.
Tu cueilliras la demimure rose,
La fraiche fleur, fille du point du jour,
Pour toi seul si vermeille éclose
Dans le flouri jardin d'Amour.
Et dont la tige, entre tes mains feconde,
Jettonnera mille escions divers,
Qui doivent jusqu'aus fins du monde
Estendre un jour leurs rameaus vers.
Je di tes fils, qui, tout tels que leur pere,
Aus trais sans plus, connus enfans du Roi,
De la chasteté de leur mere
Par le visage feront foi.
Or, chaste lit, puisse ta molle plume
De paix et joie un ni toujours couver,
Jamais soupir ne s'y allume,
Ne pleur n'i vienne rien laver.
Il faut sortir, fermés l'huis, damoiselles ;
La nuit se pert, vivés, amans, vivés.
O que de garsons et pucelles
Desirent l'eur que vous avés !



ELEGIE XXIV.

A JAN FOURDIN.

Si le tresor des Pindoises déesses,
A peu de gens chichement departi,
M'avoit de ses douces richesses
Otroié quelque bon parti;
Si j'avois beu de l'heureuse fontaine
Qui fait du miel dans les gosiers sacrés,
Ou de ceste Rousarde veine
Qui les bors du Loir a sucrés,
Pieça, Fourdin, pieça bien empennée
Par mes escris ta glore voleroit,
Et la plume à Vendome née
Son Dorat mieus n'extoleroit.
Douze Apollons, cent Muses je souhéte,
Non pour rebatre ou le sac d'Ilion,

Ou la riche toison d'Æéte,
Ou le fier Néméan lion.
Mille menteurs, voulans d'une fumée
Faire du plomb, ont revomi sans fruit
Toute l'Aganippe humée
Pour telles bourdes mettre en bruit.
Mais tout le don qu'en ce lieu je demande
Seroit, sans plus, pour au vrai l'exprimer,
Combien la part est belle et grande
Qu'en moi tu dois tienne estimer.
Foie et poumons, cueur et teste je t'ofre
A éplucher, sonne moi, touche moi,
Tu as en ton Doublet un cofre
D'entier amour et pure foi.
Car au laisser de mes nois pueriles,
Tu me receus, blanc et vierge tableau,
Sur qui, des lors, tes dois habiles
Menerent le premier pinceau.
Tu me montras de quel charme de langue
Un Arpinois toute Rome enchantoit,
Et de combien forte harangue
Démosthéne un Roi combatoit.
Je vi la ville avec son Hector morte,
Qui mille naus plus de neuf ans soutint,
J'oui mentir, de langue acorte,

Ce Grec que Calipson retint.
Je vi Ænée et Turne s'entrebattre,
Et m'endormi au lut Ausonien,
Et sis fois me tint au theâtre
Le Comique Sidonien.
Par tous ceus-là, Fourdin, tu mis grand peine
A me létrer et ma langue embellir,
Mais c'est toute peinture vaine,
Qui l'ame aussi ne veut pollir.
Tres-clair miroer de vie entiere et sainte,
Tes chastes meurs à nous toujours s'ofroient,
Et, nous bridant de douce creinte,
Rien voir méchant ne nous soufroient.
Te souvient-il de cent douces finesses
Dont, tout jouant, tromper nous soulois-tu,
Alléchant nos tendres jeunesses
Aus lettres et à la vertu?
Mais, si n'a sceu à tes labeurs répondre
Ce mien esprit à peu de glore né
(Car tu t'eforçois le semondre
A plus haut qu'il n'est déstiné),
Ne vois-tu pas sur une méme croppe
Maint chéne droit jusqu'au ciel se porter,
Et meint autre, en la méme troppe,
Maleureusement avorter?

Le laboureur s'étonne que deviennent,
Tant d'autres grains qu'il avoit épandus,
Car les uns, sans plus, lui parviénnent,
Les autres demeurent perdus.
Ainsi, Fourdin, si toute ta semence
Sur ce Doublet n'a rendu dine fruit,
Un Daniel (grand recompense)
Plus heureusement as instruit.
Je voi déja qu'un dru tout blanc pennage,
Plume de cine, ailer lui vient le dos,
Et sa bouche, par ton ménage,
Boit un fleuve de sucrez mots.
Cestui seul donc (pardonne m'en l'envie)
Pourra ton nom du sourd oubli sauver,
Et à perpetuelle vie
Aveques le sien élever.





ELEGIE XXV

TIRÉE D'UN EPIGRAMME LATIN.

Nous admirons mille metamorphoses
Du tems des dieus, age trop récité ;
Mais ce siecle, en pareilles choses,
Ne doit rien à l'antiquité.
En peu de rime et grossiere écriture,
Vous peindrai ci d'un trait de mon lourdois
Une fort nouvelle aventure,
Digne de plus habiles dois.
Belle sans pair, d'un forgeron la femme
Naguére osa d'elle tant presumer
Que d'un chacun la bonne dame
Se faisoit Venus surnommer.
Le bon mari, bien laid, comme l'on conte,
Toujours suant, toujours tout potelé,

N'avoit pas lui-méme de honte
D'estre aussi Vulcan appellé.
Mais cependant la reine de Cithére
Des divins noms tel emprunt n'endura,
Ains pour vengeance tres-sévere
Voici qu'elle en délibéra.
« Toi qui Venus, dit-elle, oses te faire,
Sois donc Venus, de nom, d'esprit aussi ;
Et toi, Vulcan ; et, pour parfaire,
Aiez méme ce Mars ici. »
La chose est dite, et faite tout ensemble,
Un gras Prieur en est le brave Mars :
Et ceste-ci, qui Venus semble,
Se preste à lui de toutes pars.
Tant qu'une fois, par secréte pipée,
Le noir Vulcan les surprent embrasséz,
Et tous deus d'une longue épée,
Les eust à l'heure outre-percéz.
Mais, par pitié misericordieuse,
Les dieus benins (comme jadis souvent
En l'antiquité fabuleuse)
Mirent leur puissance audevant.
La povre femme est louve devenue,
Gloute de proie ; et son lou la ravit :
Car en lou, tout d'une venue,

Le moine aussi tourné se vit.
Le forgeron, à qui sa femme en ote,
Mué se trouve en l'oiseau mal plaisant
Qui toujours toujours une note
Au mois de Mai va redisant.





ELEGIE XXVI.

A DIEU POUR LA PAIX.

Si tu perméts, Pere tres debonnaire,
A toi parler, qui sais sans nôtre vois
Mieus que nous mémes nôtre afaire,
Car le fons de nos cueurs tu vois;
Deigne, Seigneur, qu'à ta grandeur j'adresse
Un peu de mos, quelques soupirs aussi :
Car pitié du monde me presse,
Et de ta glore le souci.
Voi, tout puissant, voi, mes alége ensemble
Ton povre peuple, assés assés puni.
Voici tant de maus, ce me semble,
Que rien ne t'y reste impuni.
Ceus qui d'argent avoient leur force faite,
Vont mendiant, ceus qui crevoient d'orgueil

Ont veu leur fortune défaite,
Et or leur souvient du cercueil.
Le citoien, loin de sa cité, pleure,
Meurtri, brulé, pillé, banni, tout nu,
Car l'ennemi sien y demeure,
Seigneur par force devenu.
Le laboureur voit l'espoir de sa peine
Par main étrange avant l'Aout moissonné,
Voit ses beufs qu'un barbare emmeine,
Et son chome à Vulcan donné.
Que veus-tu plus? les grans monarques mémes,
Quand il t'a pleu leur calme un peu troubler,
Ont senti sur leurs testes blémes,
Leurs triples couronnes trembler.
Qu'est-il besoin toutes les verges dire
Dont ta vengeance, ô Dieu nous a touchés!
Douce toutesfois est ton ire,
Et trop moindre que nos pechés.
Pour nous, seigneur, de trop plus de mal dignes,
Chetifs hommeaus, race deüe à la mort,
Ne diférc pas nos ruines,
Si pitié ja ne t'en remord.
Mais qui sera-ce en cest éfroi des armes?
Qui chantera les louanges de Dieu?
En ceste tempeste d'alarmes

Tes cantiques auront-ils lieu?
Quelque vaincu rendant l'ame, peut-estre,
Aucuns soupirs, bien tard, t'adressera.
Mais le vainqueur, sans te connoitre,
Sa seule glore pensera.
Où est le prince à la main non fouillée,
Qui dine soit de ton temple batir,
Si sa gent un jour débroillée
Vient à ta verité sentir?
Nos grans seigneurs dressent des camps contraires,
Non pour l'Aurore à ta foi conquerir,
Ains freres le sang de leurs freres,
Par tout ouvrage vont querir.
Et qui vit onq une beste sauvage,
Once tachée, ou Tigre au pié leger,
Venir à ceste extréme rage
De sa propre espece outrager?
Le Turc superbe en va rendre la grace
Au sourd tombeau en Méque idolatré,
Priant qu'en ta chrétienne race
Décord immortel soit entré.
Et cependant dessous le mui demeure
Ton feu celé; on te supprime ainsi,
Et tes vrais tesmoins pour ceste heure
N'ont lieu ni audience ici.

Or, fai Seigneur, sur l'enclume remettre
Ces dars sanglans, et tant de fer polu,
Qui tout en bons picquois deut estre,
Faus et faucillons remoulu.
Tous ces couteaus que l'un sur l'autre on rue,
Commande donq qu'au feu soient repurgés,
Et pour l'innocente charrue
En maint coutre et soc reforgés.
N'endure plus ces horribles serpentes,
Gosiers d'ærein, tes foudres imiter,
Toutes ces poudres violentes,
Au fons de la mer fai jeter.
Et, pour ton nom, que seul toute la terre
Deut retentir, seul tout homme sonner,
Deigne à ton cher r'achaté gerre,
Pere de paix, ta paix donner.

FIN DES ELEGIES DE JAN DOUBLET
DIEPPOYS.

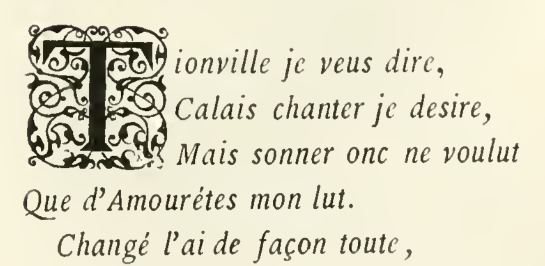




ÉPIGRAMMES
ET DIVERSES RIMES
DE JAN DOUBLET

PREMIER EPIGRAMME.

Imitation d'Anacréon.



Tionville je veus dire,
Calais chanter je desire,
Mais sonner onc ne voulut
Que d'Amourétes mon lut.
Changé l'ai de façon toute,

De nerfs, de table et de coute,
Moy méme rien n'y chantant
Que ce Henri tout domptant ;
Mais toujours mes cordeletes
Me répondent d'Amourétes.
Adieu donques desormais,
Guerres et hommes armés,
Adieu vos glores hautaines,
Vaillans Rois et capitaines,
Car ce mien lut ostiné,
N'est qu'aus amours destiné.

INVENTION GREQUE D'ANACREON.

Sur les heures de minuit,
Lorsque pieça tourne et luit
Ceste lente chariote,
Que conduit l'enfant Boote,
Et lassés les hommes tous
S'étendent au somme dous,
Amour d'une fausse sorte
Vint martéler à ma porte.

« Qui frape, di-je, la bas?
Vous me troublerés, helas!
Ce dous songe qui m'embrasse.
— N'ayés peur, ouvrés, de grasse,
Répont-il, ouvrés moy l'huis,
Un petit enfant je suis,
L'eau me perce, on ne voit goute,
Et ne sçai où je me boute.»
J'eu pitié quant l'ecoutai,
Et d'allumer me hatai.
J'ouvre, et est vrai que j'avise
D'un petit enfant la guise,
Mais il portoit arc turquois,
Longues ailes et carquois.
Je l'améne, je le chaufe,
Ses mains des miennes rechaufe,
Et, ses creins moites pignant,
N'en cessoi l'eau épreignant.
Puis, quand plus n'en y eut goute,
Et l'humeur fut seiche toute :
« Çà, dit-il, faisons l'essai
De ce petit arc que j'ai.
Voyons si l'eau de l'orage
A ma corde a fait dommage. »
Il bende, et, d'un trait adroit,

Au milieu du cueur tout droit,
Comme un Tan poignant m'afolle,
Puis me gaudissant s'envole.
« Adieu, dit-il, adieu donq
Mon ote, je ne vis onq
Ceste corde estre meilleure,
Mais plaie au cueur t'en demeure. »

DUDIT ANACREON.

Ce leger enfant Amour,
Cueillant des roses un jour,
N'aperceut point une abeille
Dormant en la plus vermeille,
Qui d'aguillion inhumain,
Au bout d'un doit de la main
Lui lança pointure amere.
Il s'écrie, et en Cithére
A l'heure à l'heure volé :
« Or suis-je, mere, afollé,
Afollé suis-je à ceste heure,
Dit-il, et faut que j'en meure.

« Un petit serpent volant
(Ces ruraus vont l'appellant
Mouche à miel, ô fausse mouche!)
M'a donné ceste écarmouche. »
Venus souriant adonq :
« Si telle pointure donq,
Si attainte, si dépite,
Vient d'une mouche petite,
Quel mal, mon fils, cuides-tu
Face ton long trait pointu? »

DE FERMETÉ.

Celle qui tient ma foi
Ne doit pas creindre
Qu'autre jamais en moy
Se puisse empraindre.
Son image si bien
Y est gravée,
Qu'elle n'en peut pour rien
Estre levée.
Amour, mon cueur n'est pas

De cire tendre,
Car cent cous tu frapas
Ains qu'i rien prendre.
Lorsqu'i laissas en fin,
De ta main forte,
Ce visage divin
Qu'au vif je porte.

SUR LA MORT D'UN PETIT PERROQUET

Auquel une bellette coupa la gorge.

Plorés, mignardes amourétes,
Dames blanches, dames brunetes,
Et tous mignons d'Amour aussi
Accompaignés ce dueil ici.
L'oizelet de madamoiselle,
L'ébat et les delices d'elle,
L'honneur des petits perroqués,
Et dont les grans furent moqués,
Ores, par une dent traitresse,
Parti de sa douce maitresse,

A Proserpine las, helas!
S'en est allé parler là bas.
Reste, sans plus, de si grand perte,
La plume jaune, rouge, verte.
Falloit-il encor, ô maleur,
Y voir de son sang la couleur?
Ces douceurs, las! meritoient elles
De Progné les taches cruelles?
Maudit sois-tu, maudit cent fois,
Museau cruel, où que tu sois.
Fausse meurtriere bellete,
Qui cete douce gorgelete
De ta dent as osé trencher,
Tant ton repas nous couste cher.
La nuit déja plus que demie
Tenoit toute chose endormie,
Chacun reposoit sans souci,
Et le bon oiselet aussi,
Quand toi seule, par les tenebres,
Nous brassant ces regrés funebres,
Vins adresser ton traitre pas
Au flair du precieus repas,
Et osas, ravisante beste,
Meurtrir une si chere teste.
Il cria qu'on le secourut,

Mais parlant ensemble mourut.
Ensemble trépasse et s'eveille,
Leve ensemble et rabat l'oreille,
Et si tres-piteus se rendort
Qu'on voit bien qu'il ronfle à la mort.
Plorés, mignardes amouretes,
Dames blanches, dames brunetes,
Et tous, mignons d'Amour, aussi
Accompaignez ce dueil ici.
Ah! qui lors sa maistresse eut veue
Venir au secours demi nue
Se tourmenter, se sammesler,
Ses femmes à l'aide appeller,
On l'auroit certes comparée
A la Ciprienne éplorée
Quand du lit on la vit courir
Au tendron qu'un porc fit mourir.
La mort sur l'oiseau ja trop fiére
Lui batoit l'aleine derniere,
De son bec la terre il mordoit,
Et les ailes roides tordoit,
Quand elle bien tard arrivée,
Sentant sa chaleur derivée,
Et du cueur méme peu à peu
Fuir bondissant le dernier feu,

Dans l'yvoire de ses mains closes
L'étuve, et veut par mille choses
Rallumer les petis espris
Ja par trop de glace surpris.
Dans son lit plourante le porte
Et ores de mots le conforte,
Qui charmer deussent un Enfer :
Ores l'espére réchaufer
Entre ses deus pommes jumelles,
Ses deus reflotantes mamelles,
Qui, bien haut, sous cest apre dueil
Bondir faisoient leur dous orgueil.
Mais, sur tout, le petit bec croche
Contre ses levres elle approche,
Et comme nagueres souloit,
Baisotant, donner lui vouloit
La douce liqueur de sa bouche ;
Mais ce bien peu avant le touche.
Pour tout cela l'horrible mort,
Qui le haste et presse trop fort,
D'un seul soupir ne lui pardonne.
Ja l'ame extréme l'abandonne,
Ja sont les yeus clos et sellés,
Et les petis membres gélés.
Plorés, mignardes amouretes,

Dames blanches, dames brunetes,
Et tous, mignons d'Amour, aussi
Accompaignés ce dueil ici.
Où es tu, diserte languette?
Où es tu, clere paroléte?
Et vous, helas! ou estes vous,
Petit mignon, mignon si dous?
Qui sera Roi en votre place,
Perroquet? qui aura la grace
De dire si bien à son tour
A madamoisélle bon jour?
Et toi, cleret, par qui tout tourne
Devant l'œil de qui s'en atourne,
Qui te chantera desormais
Mieus que lui, qui n'en beut jamais?
Car de l'eau pure étoit contente
Sa petite gorge excellente,
Bien que quelque fois, mignotant
Sa maistresse, et la baisotant,
L'afeté osoit bien pour boire
Fretiller sa languete noire
Entre ce franc coral jumeau,
Y sussant, qui le faisoit beau,
Un miel, un bame, une eau de vie,
Dont nous tous lui portions envie.

Et s'il se sentoit nullement
Avoir fait chose rudement,
Fut de son bec, fut de sa pate,
Dieu sait comme il avoit grand hate
S'étendre, de peur tout transi,
Humble, à l'envers, criant merci.

Mais, helas, où est le merite
De ces douceurs? Que lui profite
Ce gosier, qui fut si dispos
A reparler tous nos propos?
Que lui vaut ni maitresse honneste,
Ni ce pourpre peignant sa teste,
Cest or, cest azur, ce vert gai,
Vert éfaçant le mois de mai?
Il meurt, helas, avant son heure,
Et maint villain corbeau demeure.
Ce passetems on nous ravit,
Et l'écoufle, pour nuire, vit,

Bonnes choses sont coutumiéres,
De faillir toujours les premiéres;
Et les pires, tout au rebours,
Voluntiers fournissent leur cours.
Ainsi du bon Prothesilée
L'ame jeune fut exilée.
Le vil Thersite demeura,

Et ainsi Hector moins dura
Que Paris, son feminin frere,
L'un vaillant, et l'autre au contraire.
Que dirai-je des saints priez,
Tous l'un après l'autre criez?
Ni pour eus, ni pour le bon zelle
Des veus que fit madamoiselle,
N'a sceu des Stygiennes eaus
Revenir l'honneur des oiseaus.
Plorés, mignardes amouretes,
Dames blanches, dames brunetes,
Et tous mignons d'Amour aussi,
Accompaignés ce dueil ici.
Sous les collines Elizées
(Lieu des ames favorisées),
Y a, qu'à peine l'on peut voir,
Une forét d'Ebéne noir,
Dont la terre, que Léthe inonde,
Toujours d'une herbe brune abonde.
Là (si mainte doute l'on croit)
S'en vont les bons oiseaus tout droit;
Mais des autres ors et infames
(Comme on dit) n'i entrent les ames.
Là les blans cines ont leurs nis;
Là vole l'unique Phenis;

Là le Pan étend sa richesse;
Là l'amant Rosignol ne cesse;
Là fuit la Teurtre son épous;
Là se baisent les Pigeons dous.
Ceste trope, legeres ombres,
Jusqu'au pas de leurs bornes sombres,
Sont venus humbles au devant
Recevoir l'oiselet savant,
Qui a pris sa place eternelle,
De tout ce beau parc la plus belle :
Or esse là, comme je croi,
Que vraiment Perroquet est Roi.

EPIGRAMME DU LATIN DE PULEX.

Grosse de moi, à trois devins ma mere
S'en enqueroit : l'un un fis annonça,
Par l'autre une fille elle espere,
Le tiers, neutre, me prononça.
Et tout fut vrai, car je vins Androgine.
Puis sur ma mort : l'un que pendu serai,
L'autre qu'un glaive est ma ruine,

Le tiers dit que je me noiray.
Nul ne mentit. Estant monté à peine
Dessus un arbre, au bort de l'eau tout prés,
J'avoie épée, ell' se dégaine,
Et je tombe sur elle aprés,
La teste en l'eau ; mais venir n'i seut onques
L'un de mes piés aus branches acroché.
Ainsi, fils, fille et neutre donques,
Je fus noyé, tué, branché.

L'ŒNIGME DE CLEOBULE.

Un pere douze enfans porte,
Qui en ont trente chacun,
Tous de diferente sorte ;
Si l'un est blanc, l'autre est brun.
On les voit tous un à un,
Jamais deus ni trois ensemble,
Et, sans qu'il en meure aucun,
Tous les jours meurent, ce semble.

AVERTISSEMENT AUS DAMES.

Un amant, pour gaigner
Ce qu'il desire,
Jure sans épargner,
Promet, soupire.

Puis, quand il a trouvé
Qui le contente,
Et tantot abreuvé
Sa soif ardente,

Adieu la foi, adieu,
Au vent promesse,
Autant en autre lieu,
Changeons sans cesse.

De ces dous jouvenceaux
Guetés vous, dames,
Qui, sur leurs ans nouveaus,
Sont pleins de flammes.

Plutot que paille au feu
D'ardeur s'ateignent,

Mais, durans aussi peu,
Tantot s'éteignent.

Comme amont et aval,
Soit chaut, soit glace,
Le veneur matinal
Un liévre chasse ;

Et puis, quand pris il est,
Bien peu le prise,
Car la chasse lui plait
Mieus que la prise ;

Ainsi ces jeunes cueurs
Bien fort vous pressent,
Mais rien que vos rigueurs
Ils ne caressent.

Car, moins les accostés,
Plus vous poursuivent,
Et tant leur resistés,
Tant vous captivent.

Mais, si tot que sur vous
Leur point ils gaignent,

Vous êtes mises sous,
Et vous dédaignent ;

Et par qui humblement
Futes servies
Vous pleignés durement
Estre asservies.

Tantot leur feu leger
Ailleurs va luire :
Glore font de changer
Et tout seduire.

Non pas qu'à n'aimer point
Je vous exorte,
Et pitié de tout point
Doive estre morte :

Car dame sans ami
De rien n'est dame,
Et son cors endormi
Lui rabat l'ame.

C'est la vigne sans pal
Laissée en friche,

Non soignée à l'égal
De son fruit riche.

Ce poil folet, sans plus,
Age trop tendre,
De constance estre exclus
Devés entendre.

Ceuillés la grappe ainsi,
Non verte ou dure,
Ni flaitrissant aussi
Comme trop mure.

D'ABSENCE D'AMIE.

Le Soleil reculant
Nos jours nous rongne,
Et avec lui coulant
L'Esté s'elongne.

Les vens troublent la mer,
Branlent la terre.

Neige se voit semer,
Glace tout serre.

Il n'est plus d'oiseau dous
Qui chanter vueille,
Et plus ne voions nous
Ni fleur ni fueille.

Ainsi ma vie en dueil
Toute se tourne,
Quand mon Soleil, ton œil
Ailleurs sejourne.

Plus ne voi que langueur,
Et mille doutes
Viénent glacer mon cueur
Sans raison toutes.

L'Aout a beau arriver,
Car, toi absente,
Toujours ce triste iver
Faut que je sente.

DU VIIe LIV. DES EPIGRAMMES GRECZ.

Catin mes espris me volle,
Et de ses yeus peu à peu
Me fait fondre, comme au feu
S'écoule une cire molle.
S'ell' est brune, moins vaut-elle?
Un charbon est bien tout noir.
Mais, quand il ard, semble à voir
L'œil d'une rose nouvelle.

DUDIT LIVRE.

Imitation grecque.

Entre les lévres de Catin
Un moite baiser ai emblé,
Plus dous, plus fort, plus chaut que vin
De sucre et canelle comblé.
Et ce nectar tel m'a semblé,

Coulant par ma bouche ravie,
Qu'à sentir mon cerveau troublé,
D'amour suis yvre pour ma vie.

AUTRE IMITATION GREQUE

DU SETTIEME LIVRE DES EPIGRAMMES.

Par ton saint nom, Venus, je le confesse,
Colérement ai juré ce matin,
Que d'un mois (ô Dieus, combien esse!)
Je ne visiterai Catin.
Mais, ô Déesse, hélas, je lui pardonne;
S'il te plait donc, pardonne-moi aussi :
Car midi à grand peine sonne,
Et jà demi mort suis ici.
Or, Aquilons, tout ce qu'un amant jure,
Souflés-le au Sud : quant à moy, j'aime mieus
Prés d'elle m'éjouir parjure
Que languir superstitieus.

QUATRAIN.

Imitation greque.

Que vaut, Catin, cette fuite frivole?
Esse qu'Amour ne te puisse attraper?
Tu es de pié, et ce Dieu vole :
Comme penses-tu échaper?

EVE CONJURE AVEC LE SERPENT

CONTRE L'HOMME.

Dés ceste heure, avecque toi,
Cher Serpent, pour une pomme,
Je conjure contre l'homme
Et fausse à jamais ma foi :
Par ce que toute femelle,
D'une malice éternelle,
Fera toujours comme moy.

PRIS DE L'EPIGRAMME GREC.

Femmes ne sont que tourment.
Au moins, jamais les meilleures
N'eurent que deus bonnes heures :
La noce et l'enterrement.

DU LATIN DE PLAUTE.

S'il est quelcun qui desire
Sans nul repos s'empécher,
Deus choses lui faut chercher :
Une femme et un navire.

SUR LES ŒUVRES DE LUCIAN.

Tiré de son epigramme grec.

Lucian, qui fit ceci,
Aiant connu toutes choses,
Les a dans ce lieu encloses,

Folles et sages aussi.
Car ce qu'un homme bien fin
Estime estre grand prudence,
Tout autrement qu'il ne pense,
N'est que follie en la fin.
Bref, en ce monde incertain,
Nul ne peut penser ne dire
Rien qui puisse à tous suffire
Ne parfaictement certain.
Ains, ce qui te semblera
Chose grande et admirable
Moquerie et vaine fable
Au sens d'un autre sera.

SUR LES RUINES DE ROME.

Tiré de l'epigramme latin.

Estranger qui viens, bon homme,
A Rome pour Rome voir,
Et ne peus méme, dans Rome,
Rien de Rome apercevoir,
Voi des murailles les masses,

Voi les marbres démolis
Et les grans desertes places
Des théatres abolis.
Voi-là Rome : considere
Comme, morte qu'ell' soit or,
Sa charoigne brave et fiere
Semble menasser encor.
Ell' a vaincu terre et onde,
Puis ell' s'est veincue aussi,
Afin qu'à veincre du monde
Ne lui restat rien ainsi.
Or, sous ceste Rome esclave,
Rome la maistresse git,
Et l'asservie et la brave
Dorment en ce mesme lit.
Le Tibre, d'entiere marque,
Reste seul au nom Romain,
Et encor, sous mainte barque,
A la mer file soudain.
Voi combien peut la fortune :
Ce qui ne bougeoit vient bas,
Et ce qui n'a cesse aucune
Demeure, et ne se pert pas.

DU ROIAUME DE NAPLES.

Imitation de l'epigramme grec qui se commence :
Ἀγρὸς Ἀχαιμενίδος.

J'etoie au François un jour,
A l'Espagnol je suis ores,
Un autre et un autre encores
Y pourront faire leur tour.
Sienne me croit cetui-ci,
L'autre aussi me cuidoit sienne,
Et quiconque aprés y vienne
Il cuidera tout ainsi.
A qui, à qui suis-je donq?
C'est ici, sans doute aucune,
Le roiaume de Fortune,
Que garder nul ne peut onq.

QUATREIN DE NIOBÉ.

De vive que j'étoi', les dieus
Me feirent pierre par envie :
Or Praxitel, faisant trop mieus,
De pierre m'a remise en vie.

DU LATIN DE MORUS.

Docte Docteur, toujours tu nous viens dire :
La lettre occit, tu n'as que ce propos,
La lettre occit : tant le redire!
Tu nous occis de ces deus mos.
Mais, quant à toi, tu as donné bon ordre
Que nulle lettre occir onq ne te vint :
Lettres n'ont garde de te mordre,
Car te voir onq ne leur avint.
Si n'esse à tort que tu creins, teste sote,
D'en estre occis, bien t'en dois soucier :
Car tu n'as d'esprit une iote
Qui te puisse vivifier.

DU LATIN D'ERASME.

Ce Jupiter, des antiques l'idole
(Si telle fable a quelque foi encor),
Abuza une Europe folle

Sous le cornu masque d'un tor.
Mais aujourdui, et ce ne sont plus fables,
Sous humbles peaus d'aignelés innocens,
Mille sortes de masqués Diables
Mettent la nôtre hors du sens.

FIN DES EPIGRAMMES DE JAN DOUBLET,
DIEPPOYS.



EXTRAIT DU PRIVILEGE.

Il est permis à Charles Langelier, Libraire juré de l'Université de Paris, de faire imprimer et mettre en vente un petit livre intitulé : *Elegies de Jan Doublet, Dieppoys*. Et avons inhibé et defendu à tous Imprimeurs et libraires, et autres marchans quelz qu'ilz soyent, d'en imprimer ou faire imprimer, vendre ne distribuer, autres que ledict Langelier aura faict imprimer, jusques à six ans prochainement venans, à conter du jour que lesdictes Elegies auront estez achevées d'imprimer. Et ce sur peine de confiscation desdictz livres et d'amende arbitraire, ainsi qu'il est plus amplement contenu en ses lettres de privilege. Donné Paris, le seiziesme jour de Janvier, l'an de grace mil cinq cens cinquante huict,

Et de nostre règne le douziesme.

Par le conseil,

DECOURLAY.



NOTES

Page 4, ligne 17. — *Surté.* Ce mot, qui faisait équivoque, est aujourd'hui remplacé par *acidité.*

P. 6, l. 2. — On s'occupait alors de réformer l'orthographe: Louis Meigret en 1545, Jacques Peletier en 1550, Pierre Ramus en 1562, opinaient pour que l'écriture se conformât à la prononciation. Joachim du Bellay semblait, ainsi que Doublet, approuver ces théories; mais il renonçait avec raison à les pratiquer.

Page 11, vers 1. — La première élégie est imitée de la première ode d'Anacréon.

P. 11, v. 9. — *Ebrassé.* Le mot est plus heureux que *manchot.*

P. 12, v. 24. — La périphrase *fontes vomisse-flammes,* pour dire *canons*, est remarquable.

P 14. v. 1. — Encore une imitation d'Anacréon.

P. 18, v. 2. — L'acre est une mesure de terrain normande, qui varie entre 37 et 89 ares.

P. 19, v. 1 et suiv. — Angélique figure dans Arioste. Cynthie fut l'amante de Properce, Némésis celle de Tibulle, Corinne celle d'Ovide.

P. 21. — Jacques Mifant a traduit *le Tyrannique* de Xénophon. Il a fait une comédie : *La Fatale Destinée* (la déesse Astrée, selon La Croix du Maine). Clément Marot en a cité quelques vers en 1521 Mifant mourut à Dieppe en 1560.

P. 22, v. 12. — Mathieu Fournier, le musicien dieppois, ne paraît pas avoir été cité ailleurs qu'ici.

P. 22, v. 18. — Ce vers et les trois suivants sont une imitation de Properce :

Cedite, Romani scriptores : cedite, Graii !
Nescio quid majus nascitur Iliade.

Il serait trop long de relever tous les passages que Doublet a imités du grec et du latin.

P. 23, v. 24. — Agathon est l'un des interlocuteurs du banquet de Platon.

P. 24, v. 8. — Les anciens marquaient à la pierre noire les jours malheureux sur leur calendrier. — Le corbeau vu à gauche était pour eux de mauvais augure.

P. 25, v. 3. — *Déparager :* faire contracter un mariage mal assorti.

P. 26, v. 3. — *Écarse :* avare.

P. 26, v. 16. — L'Ane d'or Barthole. Est-ce parce que Barthole eut avec Balde, son disciple, une longue discussion sur un *N*, qu'il aurait été surnommé l'*N* d'or, et, par équivoque l'Ane d'or ?

P. 29, v. 21. — *Delaier :* retarder. *Délai,* substantif de ce verbe, est seul usité aujourd'hui.

P. 30. — David Doublet portait le nom de son aïeul maternel David Mifant. C'est probablement celui qui perdit un bras en combattant contre les Anglais.

P. 32. — Le médecin Desmireurs était ami de Ronsard, qui le nomme dans son voyage d'Hercueil.

P. 40, v. 2. — Le Pelignois est Ovide, né à Sulmo, dans le pays des Pelignes :

Pelignæ dicar gloria gentis ego.

P. 47. — Charles, IIe du nom, cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, évêque de Beauvais, légat d'Avignon, pair de France, etc., né à la Ferté-sous-Jouarre le 22 décembre 1523, cardinal en 1548, archevêque de Rouen en 1550 après Georges d'Amboise, assista au colloque de Poissy, aux états d'Orléans ; présida l'assemblée du clergé en 1580, fut élu roi par la Ligue, sous le

nom de Charles X, pour exclure du trône Henri IV, son neveu, et mourut à Fontenay-le-Comte, le 9 mai 1590.

P. 48, v. 10. — *Le pays du rouge bois :* le Brésil, d'où l'on rapporte encore un bois de teinture connu sous le nom de brésillet ou bois de Brésil, *l'hæmatoxylum.*

P. 48, v. 11. — Notre Dame de Cléri, dans l'Orléanais, était particulièrement vénérée de Louis XI. No re Dame de Dives était invoquée surtout par les marins normands.

P. 48, v. 24. — Gaillon, qui est aujourd'hui une prison, fut d'abord un château-fort. Le cardinal Georges d'Amboise y fit bâtir un palais, que le cardinal de Bourbon embellissait alors, et qui fut longtemps la maison de plaisance des archevêques de Rouen.

P. 49, v. 2. — Louviers, chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Eure. Les côtes du Roule dominent la vallée de la Seine. Depuis longtemps on n'y cultive plus de vignes.

P 49, v. 4. — *Les hotes :* les hottes des vendangeurs.

P. 50, v. 1. — *Hourque :* vaisseau plat et léger dont se servaient les Hollandais.

P. 53, v. 11. — Les galeries de Fontainebleau venaient d'être peintes à fresque par le Primatice.

P. 54, v. 17. — Il veut parler de la statue de Cléopâtre, en bronze antique, récemment acquise en Italie par François Ier.

P. 57, v. 16. — Les causes douteuses, les créances désespérées, étaient adjugées au plus offrant. Cette *perche* fait allusion à la lance romaine qui était l'annonce d'une enchère.

P. 63, v. 9. — *Louchet* est le nom normand de la bêche.

P. 68, v. 18. — Celui qui repoussa l'amour de sa bellemère, que Doublet appelle du nom latin de *noverque,* est Hippolyte, qui dédaigna l'amour de Phèdre, et qui, après sa mort, fut ressuscité par Esculape, fils d'Apollon.

P. 69, v. 10. — *Eleges :* vers élégiaques.

P. 70, v. 12. — La fin de l'élégie 17 contient des allusions à l'histoire d'Apollon. — La *Ciclade vagabonde* est l'île de

Délos; le *monstre* est le serpent Python, et le *téméraire Phrygien* est le satyre Marsyas, qu'Apollon fit écorcher, après avoir emporté sur lui le prix du chant.

P. 71. — Doublet a pris son élégie 18 à la même source où Regnier a puisé sa XIII[e] satyre, c'est-à-dire au premier livre des *Amours* de Properce.

P, 72, v. 5. — *Vaudoise* : sorcière. On ne sait au juste d'où vient cette expression.

P. 82, v. 1. — *Les Psalmes de Cahors* : les Psaumes traduits par Cl. Marot, de Cahors en Quercy.

P. 82, v. 3. — Nicolas Denizot, peintre de portraits, a écrit des noëls alors très-remarqués.

P. 82, v. 5. — Le cardinal Pierre Bembo, né à Venise, et Jacques Sannazar, né à Naples, écrivirent, au commencement du XVI[e] siècle, des poésies italiennes et latines.

P. 82, v. 9, — Arioste, Pétrarque, Homère, Théocrite, que Doublet appelle l'Aréthusain Berger, sont connus de tous.

P. 84, v. 1. — L'élégie XX[e] donne de curieux détails sur la Dieppe du XVI[e] siècle, qui a été détruite par le bombardement de 1694. On y voit mentionnés les Mifant, parents maternels de Doublet, Jean et Raoul Parmentier, Pierre Crignon, tous célèbres alors dans la navigation et dans les lettres.

P, 87, v. 7. — *Par les carfours, fontaines éternelles*, etc. Les eaux de la vallée de la Scie furent prises à Saint-Aubin et amenées à Dieppe par le riche armateur Ango.

P. 89, v. 15. — La trêve dont parle le poëte avait été conclue après un combat sur mer qui eut lieu, en 1555, entre quelques navires de Dieppe et vingt-quatre hourques flamandes. — L'histoire de cette bataille navale a été imprimée à Rouen en 1557, et à Dieppe en 1646, avec une lettre où Henri II félicite les Dieppois de leur valeureuse défense.

P. 89, v. 16. — *Restuyé* : remis dans l'étui.

P. 91, v. 7. — *L'un à te psalmoder met peine* : Clément Marot, qui avait traduit les psaumes de David.

P. 91, v. 11. — Ronsard a écrit *l'Hercule Chrestien*.

dans lequel il compare les travaux d'Hercule à la passion de Jésus-Christ.

P. 91, v. 16 et suivants. — Le Puy de l'Assomption de Dieppe fut établi en mémoire de la délivrance, par le Dauphin, plus tard Louis XI, de Dieppe, assiégée par les Anglais sous le commandement de Talbot. Tandis que se faisait une procession solennelle autour de la ville, on crut voir la Vierge elle-même apparaître sur les remparts et combattre avec les Français, qui chassèrent l'ennemi. Le premier prix décerné au chant royal consistait, vers la fin du XV[e] siècle, en une *couronne d'or*; le second prix, en un *chapeau de laurier*. La ballade obtenait une *affique d'or*, et le rondeau un *anneau d'or garni d'une pierre*.

P. 96. — Jean de Bourbon, sixième fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, né en 1528, épousa, le 14 juin 1557, Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville, alors âgée de dix-huit ans. Il mourut à la désastreuse bataille de Saint-Quentin, gagnée le jour de saint Laurent, 10 août 1557, par Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, sur le connétable Anne de Montmorency.

P. 99. — François II, alors Dauphin, épousa, le 24 avril 1558, Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Ecosse. Cette union, qui devait mettre sur la tête du jeune roi une double couronne, ne dura que deux ans et demi, et fut pour la France le prélude d'une longue suite de calamités.

P. 102, v. 2. — *Lislebourg* : Edimbourg. Brantôme, en sa vie de Marie Stuart, donne ce même nom à la capitale de l'Ecosse.

P. 105, v. 18. — L'allusion à Diane de Poitiers, qu'il compare à la lune, est assez transparente; ainsi que l'allusion au croissant, qui formait, avec la devise *Donec totum impleat orbem*, l'emblème de Henri II.

P. 108. — Le nom de Jean Fourdin n'est cité que par Doublet.

P. 109, v. 15. — Doublet, nourri d'études grecques et latines, est rempli d'imitations des classiques. On pourrait les signaler à chaque pas. — Ici, les *noix puériles* signifient les jeux de la première enfance. — Un peu plus loin, l'Arpinois est Cicéron ; le comique Sidonien, Térence.

P. 112. — Jean Passerat, l'un des auteurs de la *Satyre Ménippée*, a puisé à la même source un conte presque digne de La Fontaine : *La Métamorphose d'un homme en oiseau*.

P. 119. — Doublet me semble supérieur à Remy Belleau, son contemporain, dans cette traduction de la première ode d'Anacréon.

P. 120. — Conférez cette imitation de l'*Amour mouillé* avec Rémy Belleau, Ronsard en ses odes, et avec La Fontaine, qui est incomparable.

P. 122. — Cette xxxxe ode d'Anacréon a été imitée dans l'antiquité par Théocrite ou Bion, et dans les temps modernes par Le Tasse en son *Aminte*, par Belleau, Ronsard, etc.

P. 124. — Catulle a chanté la mort d'un passereau : Stace, dans ses *Silves*, a chanté celle d'un perroquet.

P. 126, v. 12. — Se *sammesler*, ou plutôt se *sangmesler* : se tourner le sang.

P. 131, v. 13. — On trouve à la fin du *Menagiana* une longue dissertation de Lamonnoye sur l'épigramme de *l'Hermaphrodite*, qui a pour auteur un poëte italien, Pulci (en latin *Pulex*), né à Custozza. Cette épigramme jouissait d'une grande célébrité. Lascaris, Politien, Lamonnoye, l'ont traduite en vers grecs. Après Doublet, Pierre Leloyer, Mlle de Gournay, Lamonnoye, etc., l'ont imitée en français.

P. 132, v. 10. — *L'énigme de Cléobule*, dont le mot est *l'année*, a été conservée par Diogène Laërce, dans la *Vie de Cléobule*, ch. VI.

P. 142, v. 14. — Joachim du Bellay, dans ses *Antiquités de Rome*, a imité la même pièce, dont l'auteur est Andrea Navagero, Vénitien, qui a publié des poésies latines sous le nom de *Naugerius*.





TABLE

—

Épigrammes et diverses Rimes de Jan Doublet.

FIN DE LA TABLE.



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

OCTOBRE 1871

Doublet, Jean
Élégies de Jean Doublet

